

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, 1752

édition Hatier, Classiques & Cie, Lycée

Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

<https://www.education.gouv.fr/bo/2024/Hebdo30/MENE2418442N>



Portrait de Françoise de Graffigny par Pierre-Augustin Clavareau, conservé au Musée du Château de Lunéville

Le texte sur Wikisource, version 1747

https://fr.wikisource.org/wiki/Lettres_d%E2%80%99une_P%C3%A9ruvienne/Texte_entier

Préambule

Cette séquence est construite à partir des propositions d'activités suggérées ci-avant : elle repose sur des choix, afin de soumettre aux élèves un travail cohérent, réparti sur sept semaines. Pour information, cette séquence a été proposée en deuxième séquence de l'année. Tout un travail méthodologique sur la dissertation et le commentaire avaient déjà été amorcé lors de la première séquence.

Plan du cours

Problématique générale

Comment, grâce au procédé du regard nouveau, Mme de Graffigny parvient-elle à critiquer l'artificialité de sa société, dans un roman épistolaire sentimental ?

I. Qu'est-ce que le nouveau monde ?

A- LA découverte

B- L'héritage de Montaigne et de Léry

C. Qui est le sauvage ?

II. De la superficialité des mœurs

A. la représentation du mal et la critique des arts, une vision manichéenne et moralisatrice

B. critique de l'ordre social de l'ancien régime, une nation incohérente et artificielle

C. la condition féminine, un comble

III. Redécouvrir sa propre langue

A. réapprendre sa propre langue, la langue comme vecteur d'émancipation

B. sentimentalisme et tragédie

C. importance de la nature, pré-romantisme, utopie amicale

Conclusion

« Un nouvel univers s'est offert à mes yeux » : la plus grande découverte, c'est l'écriture. Toute une réflexion sur l'écriture jalonne le texte de Mme de G, Aza n'étant qu'un double de la narratrice, la lettre, un artefact du journal intime.

I. Qu'est-ce que le nouveau monde ?

Parcours : Un **nouvel univers** s'est offert à mes yeux. L'intitulé du parcours est la citation, quelque peu dévoyée, tirée de la lettre 18, car, lorsqu'elle écrit cette phrase, Mme de Graffigny évoque la puissance du langage. Il n'en reste pas moins que Zilia découvre un nouveau monde, regard inversé des occidentaux qui ont découvert le continent américain deux cents ans plus tôt.

A- LA découverte

Un extrait du film de Ridley Scott, 1492

réalisé en 1992

500 ans après la découverte du nouveau monde

objectif, mieux comprendre la foi en l'homme et l'esprit de conquête

vidéo

<https://www.dailymotion.com/video/x5ubuly>

Bilan du visionnage de l'extrait

Mise en scène de Ridley Scott et musique de Vangélis restituent l'émotion énorme, le choc, qu'a dû être celle des équipages de Christophe Colomb quand ils découvrent une nouvelle terre : toutes les

cartes vont devoir être redessinées. C'est une découverte immense pour notre civilisation. C'est aussi pourquoi ce XVI^e siècle est si important.

Ces nouvelles connaissances d'une terra incognita (terre inconnue) répondent au désir de savoirs qu'on découvre infinis. Cela a pour conséquence de réfléchir à la relativité des valeurs. La découverte d'autres cultures, d'autres ethnies permet aux intellectuels de l'époque de mettre en cause leur propre civilisation. Montaigne, Erasme, Jean de Léry le feront.

Malheureusement cette réflexion, comme l'harmonie idyllique des hommes de Christophe Colomb avec les indigènes indiens, sera de courte durée. Ce sont l'appât du gain, la cupidité, la recherche de l'or qui feront massacrer les peuples amérindiens par les Espagnols au XVI^e siècle.

La définition de l'humanisme

vidéo

<https://www.google.com/search?channel=fs&client=ubuntu-sn&q=video+humanisme+definition#fpstate=ive&vld=cid:fc054cbb,vid:ThCU9-bxQcg,st:0>

Consigne, ouvrez le lien, écoutez, écrivez trois mots clés que vous voudriez retenir de la vidéo. J'écoute et regarde une première fois, puis je prends des notes avec l'écoute seule.

Un mouvement intellectuel né en Italie au XIV^e
être humain au centre de la pensée du monde sans renier Dieu
échange de connaissances
progrès → homme peut tjs progresser
pensée humaine
< italien = humanista = professeur
traductions des œuvres gréco-latines + aide des Bizantins
nouvelles formes artistiques
découvertes < observations de la nature
éducation → connaissances (lettres, arts, techniques) bibliothèques et ateliers + voyages
République des lettres = 1 réseau d'intellectuels européens cf Erasme → Erasmus
1 nvelle vision de l'hô en le plaçant au cœur de leurs recherches
latin ≠ langue du peuple cf *Pantagruel* et *Gargantua* de Rabelais + Léonard de Vinci en peinture
1 mvt intellectuel // Renaissance
humain > Dieu

B- L'héritage de Montaigne et de Léry

Lectures cursives et/ou parcours associé

Ce premier extrait est lu et brièvement analysé en classe entière.

Texte 1

Essais, Montaigne, chapitre 31, Des cannibales*, 1580

*noms donnés par les Français à leur arrivée au Brésil en 1557, lors de l'expédition de Villegagnon, aux Tupinamba.

Montaigne rencontre trois Amérindiens, alors qu'il est invité par le roi Charles IX pour l'accompagner sur le siège de Rouen, en 1562. Le chef des Indiens s'étonne du physique ingrat du roi Charles IX et de la pauvreté de la population. Montaigne, témoin de la scène, entame sa réflexion sur la relativité du jugement et des valeurs. De cette réflexion, il écrit deux chapitres de ses Essais, le livre de sa vie, en 1580, qui influence toute la pensée occidentale, un sur la mise en

cause de la barbarie : « Des cannibales », l'autre sur la mise en cause de la colonisation des Espagnols en Amérique : « Des cochés ». Cette réflexion sera poursuivie par les philosophes des lumières au XVIIIe siècle (Montesquieu, Diderot, etc..) et par les ethnologues (ethnologie = étude des peuples) du XXe siècle (Lévi-Strauss).

| | |
|----|---|
| 1 | Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du |
| 5 | temps que leur feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en |
| 10 | mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un |
| 15 | d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient |
| 20 | mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. |
| 25 | Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. |
| | Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses ! |

Bilan de la lecture

- Montaigne témoigne 20 ans plus tard de la venue de ces trois Indiens dont il dit que la curiosité a finalement conduit à leur perte. Ils sont venus découvrir notre civilisation, mais c'est elle qui va les massacrer. Il a le recul de celui qui connaît leur extinction et en instruit son lecteur.
- Il fait sienne leur déconvenue quant à la pauvreté du peuple français face à la richesse des dirigeants qui ont le culot, d'après lui, d'afficher leur richesse.
- Il insiste sur le témoignage de leur chef qui, lui, montre qu'il est à la tête d'une véritable armée qui lui trace le chemin, quand il se déplace.
- Il termine sur un trait d'humour : « ils ne portent point de hauts de chausses », pantalons courts portés par les nobles du XVIe siècle. Pourtant, ils sont intelligents. Montaigne préfère l'humour au jugement désobligeant qui est celui de ses semblables. Ce faisant, il ouvre la porte à la relativité des valeurs. Ce n'est pas parce que ces Indiens viennent du Nouveau Monde (le continent américain) qu'ils sont bêtes ou inférieurs aux Européens.

Puis, les autres extraits sont répartis en classe, selon les rangées de bureaux-élèves.

Consigne, lisez le texte et écrivez ce que vous avez compris.

Rangée côté couloir

Texte 2

Essais, Montaigne, chapitre 31, Des cannibales*, 1580

| | |
|----|--|
| 1 | Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont |
| 5 | sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. |
| 10 | Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée. |
| 15 | Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. Et veniunt ederae sponte sua melius Surgit et in solis formosior arbutus antris Et volucres nulla dulcius arte canunt. « Et le lierre vient mieux de lui-même Et l'arbousier croît plus beau dans les lieux solitaires, Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus doux. » Properce, <i>Élégies</i> , I, 2, 10. |

Bilan de la lecture

Montaigne prétend que l'on traite de barbare ce qui nous est inconnu. Or, pourquoi ne serait-ce pas nous les barbares par rapport à ces Indiens nouvellement découverts ? Cette question est celle de la relativité des valeurs, celle de la possibilité de civilisations autres que celle européenne et qui l'équivaleraient. Cette idée, nouvelle, va ébranler les consciences du XVI^e siècle. C'est le point de départ d'une large mise en cause de la civilisation occidentale. Son 2^e argument est celui de la supériorité de la nature face à n'importe quelle construction humaine, comme l'art. Implicitement, nous devrions rester humbles et ne pas nous croire supérieurs à la nature ou à d'autres civilisations.

Rangée du milieu

Texte 3

Essais, Montaigne, chapitre 6, Des cochés, 1580.

Dans ce passage de ses *Essais*, Montaigne se fonde sur les témoignages qu'il a lus pour critiquer le comportement des conquérants européens dans le Nouveau Monde.

| | |
|---|---|
| 1 | La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux ¹ montrent que [ces hommes] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse [d'esprit]. La merveilleuse magnificence des villes de Cusco ² et de Mexico et, parmi beaucoup d'autres |
|---|---|

| | |
|----|--|
| 5 | choses semblables, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin [normal], étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet ³ , tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais en ce qui concerne la dévotion, |
| 10 | l'observance des lois, la bonté, la libéralité ⁴ , la franchise, il a été très utile pour nous de ne pas en avoir autant qu'eux. Ils ont été perdus par cet avantage et se sont vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, la résistance, la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les recueils de souvenirs de notre monde de ce côté-ci [de l'Océan]. Car, que ceux qui les ont subjugués suppriment les ruses et les tours d'adresse dont ils se sont servis pour les tromper, et l'effroi bien justifié qu'apportait à ces peuples-là le fait de voir arriver aussi inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, par l'aspect extérieur et le comportement, venant d'un endroit du monde où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût des habitants, quels qu'ils fussent, [gens] montés sur de grands monstres inconnus, contre eux qui non seulement n'avaient jamais vu de cheval mais même bête quelconque dressée à porter et à avoir sur son |
| 15 | dos un homme ou une autre charge, munis d'une peau luisante et dure ⁵ et d'une arme [offensive] tranchante et resplendissante, contre eux qui, contre la lueur qui les émerveillait d'un miroir ou d'un couteau, échangeaient facilement une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière grâce auxquelles ils pussent, même à loisir, percer notre acier ; ajoutez à cela les foudres et les tonnerres de nos pièces [d'artillerie] et de nos arquebuses, capables de troubler César lui-même, si on l'avait surpris avec la même inexpérience de ces armes, et [qui étaient employées] à ce moment contre des peuples nus, sauf aux endroits où s'était faite l'invention de quelque tissu de coton, sans autres armes, tout |
| 20 | au plus, que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; des peuples surpris, sous une apparence d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : mettez en compte, dis-je, chez les conquérants cette inégalité, vous leur ôtez toute la cause de tant de victoires. |
| 25 | |
| 30 | |

Notes

1- Il s'agit des peuples indiens d'Amérique du Sud victimes des conquérants européens.

2- Cusco, alors capitale du Pérou.

3- Cabinet : bureau.

4- Libéralité : générosité.

5- Peau luisante et dure : il s'agit de l'armure.

Bilan de la lecture

Montaigne montre l'intelligence et les richesses des Indiens d'Amérique du sud : culture, or, qui auraient dû les faire considérer comme nos égaux. Il donne les explications qui auraient dû être celles des Européens pour comprendre la soi-disant ignorance des Indiens : ils ne connaissent pas la poudre, ils n'ont pas de chevaux, ils n'ont pas d'habits. On n'a donc pas à les mettre sur le même plan que les Occidentaux du XVIe siècle. Montaigne insiste sur l'injustice qui leur a été faite sous prétexte de leurs différences.

Rangée fenêtre

Texte 4

Essais, Montaigne, « Des coches », 1580

Le chapitre « Des cochés » insiste sur les ravages commis par les Espagnols. On est davantage dans la dénonciation de la colonisation. Montaigne nous présente le nouveau monde comme si c'était un enfant et il va filer la métaphore tout au long du texte. Son deuxième argument consiste à prétendre que la civilisation européenne va corrompre ce nouveau monde, discours avant-gardiste puisqu'on sait qu'il ne restera rien des civilisations Inca, Maya et Aztèque.

| | |
|----|--|
| 1 | Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein, et membru que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière, quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. |
| 5 | |
| 10 | Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. |
| 15 | L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formées en or ; comme en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son état et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en |
| 20 | l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes. |

Bilan de la lecture

Une fois de plus, Montaigne insiste sur l'égalité entre les Européens du XVI^e siècle et les Indiens d'Amérique du sud, en prenant la métaphore de l'enfance, comme s'ils étaient l'équivalent de nos ancêtres premiers, lors de notre propre préhistoire. Naïfs dans leur accueil, ils ont ouvert leur portes pour leur perte, alors qu'ils possèdent toute une culture (connaissances et objets d'or) et qu'ils ont toutes les qualités morales possibles. Montaigne met en valeur l'injustice de leur traitement par les Européens. Ils n'ont pas su se défendre.

Un binôme de chaque rangée vient présenter le texte. Un élève le lit (entraînement à la lecture à voix haute), l'autre élève dit ce qu'ils en ont retenu. Je fais le secrétaire de la séance. Le dernier texte est découvert tous ensemble.

Texte 5

Essais, Montaigne, « Des cochés », 1580

| | |
|---|---|
| 1 | En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné |
| 5 | la principauté de toutes les Indes ; que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénignement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces. |

| | |
|----|---|
| 10 | <p>La réponse fut telle : Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ; quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissant ; quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés, et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres, leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance.</p> |
| 15 | |
| 20 | |

Bilan de la lecture

Principal reproche aux Espagnols, Montaigne insiste sur le fait que cette région du monde a été pillée par les rois européens et le Pape. L'ironie parcourt tout l'extrait pour dénoncer le culot qu'ont eu les Européens de s'imposer et de marchander des terres qui ne leur appartenaient pas. Montaigne, grâce au discours indirect, montre toute l'intelligence des Indiens : l'or est peu de chose par rapport à leur vie, contrairement aux Européens qui le place au-dessus de tout. Ceux qui ont les pires défauts moraux (cupidité, violence gratuite, mauvaise foi), ce sont les Européens, pas les Indiens qui savent rester dignes et fidèles à leurs croyances. Mais le fait de tenir tête aux Européens les conduira quand même à leur perte.

Lequel de ces cinq textes expliquerons-nous linéairement ?

| | | | |
|---|---|--|---|
| 1-3 Indiens : « ils n'ont point de haut de chausses » | 2 – déf de la barbarie + poème de Properce = nat > hô | 4 – métaphore du nouveau né pour nveau monde | 5 – le dble discours indirect des Eur + réponse des Indiens |
| | 12 | | 14 |

Première explication linéaire

Le texte est expliqué en classe entière : les parties pré-découpées sont travaillées en amont par les élèves en binômes. 7 minutes. Puis, mise en commun. Un binôme vient au tableau, un élève explique, l'autre tape au clavier.

Essais, Montaigne, « Des coches », 1580

| | |
|---|--|
| 1 | <p>En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns¹ Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées² : Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés³ de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes⁴ ; que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénignement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance⁵ d'un seul Dieu et la</p> |
| 5 | |

| | |
|----|--|
| | vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces. |
| 10 | La réponse fut telle : Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ; quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient |
| 15 | en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion ⁶ , s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé |
| 20 | prendre conseil que de leurs amis et connaissant ; quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés, et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres, leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés ⁷ autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance. |

Notes

1-aucuns = beaucoup d'Espagnols

2- « remontrances accoutumées », invectives, attitude supérieure, mépris, arrogance ordinaires

3-« envoyés de la part du roi de Castille », Montaigne fait référence au *requerimiento* = acte notarié espagnol, acte officiel signé par le roi d'Espagne et le Pape, qui oblige le peuple du Nouveau Monde à adopter le christianisme et à payer un tribut au roi d'Espagne. Il légitime l'invasion de n'importe quelle terre du Nouveau Monde, obligeant à devenir chrétien et à payer un tribut au roi d'Espagne.

4-« toutes les Indes », en Espagne, le terme d'Indes faisait référence à l'ensemble des possessions espagnoles en Amérique et en Asie. Allusion au traité de Tordesillas qui en 1494 partage l'Amérique entre le Portugal et l'Espagne sur ordre du Pape qui en donne une grosse partie à la Castille à condition qu'elle la christianise.

5-« créance » = croyance

6- « changer leur religion » = une pique de Montaigne à l'adresse de ses contemporains qui viennent de se faire la guerre* au nom de la religion et de créer le protestantisme à la suite de la Réforme du catholicisme = huit guerres de religion entre protestants et catholiques entre 1562 et 1598, massacre de la Saint Barthélémy en 1572, où plusieurs dizaines de milliers de protestants ont été massacrés par des catholiques

7- « justiciés » est à prendre au sens fort de « torturés »

Problématique

Comment Montaigne s'y prend-il pour convaincre ses contemporains de l'intelligence des Indiens ?

Présentation

Dans ce chapitre des *Essais*, Montaigne s'attaque à dénoncer les exactions des Espagnols et des Européens en Amérique du Sud. Pour ce faire, il démontre, un peu plus haut dans le chapitre, que la culture amérindienne n'en est qu'à ses balbutiements, en la comparant à un nouveau né. Ici, il imagine, au discours indirect, l'échange que les Européens ont eu avec les Amérindiens.

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns* Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées :

«En côtoyant la mer», le gérondif place l'action des Espagnols de coloniser l'Amérique du sud sur le même plan d'un voyage d'agrément, pour le loisir → le ton est ironique (exprimer le contraire de ce qu'on écrit)

«leurs mines» le pronom possessif dénonce le fait que les Espagnols se croient chez eux

« prirent terre » ils ne demandent la permission à personne = conquérants

«une contrée fertile et plaisante, fort habitée» les adjectifs mélioratifs décrivent une région accueillante et attractive = on est dans l'éloge (un éloge)

«remontrances accoutumées», le nom est très fort et sous-entend des invectives, une attitude supérieure, du mépris, de l'arrogance de la part des Espagnols, l'adjectif « accoutumées » laisse entendre qu'ils se conduisent comme des butors, que leurs façons de s'imposer à autrui sans égard pour lui est habituelle

*aucuns = beaucoup d'Espagnols

Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable,

« gens paisibles », ironie, comment des conquérants peuvent ils être pacifiques ?

« envoyés de la part du roi de Castille », Montaigne fait référence au *requerimiento* = acte notarié espagnol, acte officiel signé par le roi d'Espagne et le Pape qui oblige le peuple du Nouveau Monde à adopter le christianisme et à payer un tribut au roi d'Espagne. Il légitime l'invasion de n'importe quelle terre du Nouveau Monde, obligeant à devenir chrétien et à payer un tribut au roi d'Espagne.

« le plus grand Prince *de la terre habitable* », superlatif + *complément du nom* = présentation hyperbolique du roi : même à l'époque, cette information est fautive cf l'empire Ottoman et l'empire Chinois sont bien plus grands que l'empire de Charles Quint, le roi d'Espagne qui règne aussi sur les Flandres, ceci dit

auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes ; que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénévolement traités ;

même traitement hyperbolique pour le pape « représentant Dieu en terre » avec la même référence au *requerimiento*

« toutes les Indes », en Espagne, le terme d'Indes faisait référence à l'ensemble des possessions espagnoles en Amérique et en Asie. Allusion au traité de Tordesillas qui en 1494 partage l'Amérique entre le Portugal et l'Espagne sur ordre du Pape qui en donne une grosse partie à la Castille à condition qu'elle la christianise.

«que s'ils voulaient », subordonnée de condition ironique, on se doute bien que les Espagnols ne laissent pas le choix aux Indiens. Ils les obligent à leur donner leur richesse.

« très bénévolement » : superlatif + adverbe ironique, au sens propre « bénévolement » signifie : manière douce et bienveillante, sans causer de souffrance

leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces.

« créance » = croyance

La liste de tout ce que demandent les Espagnols : nourriture, or, croyance en un seul dieu avec des justifications fallacieuses. On n'a jamais eu besoin d'or pour se soigner.

« Ils leur conseillaient », emploi ironique, il s'agit en fait d'une menace = euphémisme

« quelques menaces » il faut comprendre l'inverse : les Espagnols sont très menaçants et veulent en découdre

La réponse fut telle : Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ;

Les Indiens reprennent un à un les arguments des Espagnols pour les annuler, le premier « quant à être paisibles », en effet ils n'ont pas « la mine » de gens paisibles puisque ce sont des soldats. Les Indiens ne sont pas dupes. Comment croire que les Espagnols viennent porter la paix, quand ils sont armés jusqu'au dents ?

quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessiteux ;

trait d'esprit quasi humoristique pour dénoncer le culot du roi : en effet, s'il demande, c'est qu'il est dans le besoin, qu'il est pauvre. C'est drôle. Les Indiens font preuve de bcp d'esprit.

et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ;

Allusion au Pape avec une périphrase dépréciative et ironique

quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ;

le sujet important de l'or : « nulle estime », valeur de l'adj de négation qui prouve que les Indiens n'accordent aucune valeur à l'or qui est le principal motif de l'invasion espagnole → prise de conscience du lecteur de Montaigne de la motivation des conflits, des guerres, svt fondée sur l'appât du gain, la convoitise, la cupidité. Montaigne fait naître une réflexion morale dans l'esprit de son lecteur : comment accepter tous ces massacres au nom de l'or !

« seulement à la [leur vie] passer heureusement et plaisamment », leçon de vie de la part des Indiens qui mettent l'accent sur ce qui est vraiment nécessaire à la vie humaine. Qu'est-ce que le bonheur ? « heureusement et plaisamment » : importance accordée par les Indiens au bien vivre et à la qualité de vie → déduction, on a bcp à apprendre d'eux = lutte contre les préjugés

quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissances ;

autre sujet important, la religion « un seul Dieu » : cō le préste Montaigne, les Indiens acceptent l'idée d'une nvelle religion → Montaigne les montrent cō gens ouverts d'esprit et tolérants : ce st eux qui vt donner une leçon de vie aux Esp + l'intensif « si » ds « s'en étant si utilement servis si lgtps » souligne la fidélité des Indiens à leur religion (sûrement une pique à l'adresse des contemporains de Montaigne qui viennent de se faire la guerre* au nom de la religion et de créer un nveau mvmt avec la Réforme = création du protestantisme)

*huit guerres de religion entre protestants et catholiques entre 1562 et 1598, massacre de la Saint Barthélémy en 1572, où plusieurs dizaines de milliers de protestants ont été massacrés par des catholiques

quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés, et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres, leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance.

critique de l'attitude des Espagnols qui s'en vont « menaçant » les Indiens : pour Montaigne, c'est une « faute de jugement » que de menacer ceux que l'on ne connaît pas = manque de tolérance et d'ouverture d'esprit

« ainsi » valeur de déduction = concrétise la volonté des Indiens de répliquer, de se défendre et de se débarrasser des Esp. Montaigne les rend plutôt convaincants → c'est la preuve par l'image « leur montrant les têtes d'hô justiciés autour de la ville ». A nous d'imaginer !

Conclusion

Les Espagnols qui prenaient les Indiens pour un peuple de demeurés sont bien attrapés par leur présence d'esprit et le lecteur aussi ! La dernière phrase nominale du texte : « Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance » joue le rôle de chute : pour un peuple qui balbutie (balbutier, au sens propre, signifie qui apprend à parler), il est bien instruit ! C'est lui qui en remontre aux Espagnols ! Par leur discours, ici transcrit indirectement, les Amérindiens font la démonstration de leur logique et de leur intelligence. Les Européens n'ont rien à leur envier. C'est une leçon de relativité des valeurs, une leçon de tolérance que nous livre Montaigne.

Les élèves ont à relire l'explication pour la séance suivante.

Activités d'écriture

Sujet 1

sujet d'écriture d'appropriation

Vous réécrirez ce passage « Des cochés », écrit au discours indirect par Montaigne au discours direct.

Consigne, cette transposition implique un travail de

- **grammaire** (recours aux bons temps, concordance des temps, changement des sujets et des personnes grammaticales)
- **syntaxe** (composition des phrases, nombre de phrases : il faudra sans doute en ajouter, tout en étant fidèle au texte)
- **invention** (concrétiser par des mots les « remontrances » et autres « menaces » des Espagnols aux Indiens)

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes ; que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénévolement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces.

Notes

Ce texte fait référence au *requerimiento*, un acte notarié espagnol qui oblige le peuple du Nouveau Monde à adopter le christianisme et à payer un tribut au roi d'Espagne.

« aucuns » = un certain nombre, plusieurs, de nombreux

« les Indes » = en Espagne, le terme d'Indes faisait référence à l'ensemble des possessions espagnoles en Amérique et en Asie. Allusion au traité de Tordesillas qui en 1494 partage l'Amérique entre le Portugal et l'Espagne sur ordre du Pape qui en donne une grosse partie à la Castille à condition qu'elle la christianise.

« bénévolement » = manière douce et bienveillante, sans causer de souffrance, l'expression est, ici, ironique

« créance » = croyance

Sujet 2

sujet d'écriture relatif à l'épreuve écrite du commentaire

Rédigez l'introduction de cet extrait « Des Cochés », comme s'il faisait l'objet d'un commentaire.

Consigne, rappel de la méthode de l'introduction d'un commentaire

- Présentation du **paratexte** de l'extrait (date, auteur, ouvrage)
 - Présentation des enjeux du **texte** : de quoi s'agit-il ? qu'est-ce qui est important dans cet extrait ?
 - Annonce de la **problématique** (question directe ou indirecte : attention à l'inversion du sujet et du verbe, ou pas)
 - Annonce du **plan** (à vous de trouver des axes pertinents, 2 ou 3 axes)
- L'introduction ne fait pas plus de 15 lignes et ne correspond qu'à un seul paragraphe.*

Proposition de corrigés

Sujet 2

introduction de commentaire de cet extrait « Des Coches »

Si les penseurs de l'Antiquité s'intéressent aux actes et comportements de l'homme, les penseurs de la Renaissance s'en occupent bien davantage. Ainsi Montaigne, en bon humaniste, repense à ce Nouveau Monde, dont on sait déjà trop bien que faire, colonisé par des Européens sans scrupule et sans gêne, quelques décennies plus tôt. Dans le chapitre « Des coches », de ses *Essais*, il revient sur le comportement des Espagnols, en imaginant ce qu'il a pu être, lors de cette première confrontation avec ces Indiens nouvellement découverts. Il imagine en effet le dialogue qui a dû être le leur en le retranscrivant au discours indirect. Comment s'y prend-il en effet pour montrer à son lecteur que ces Indiens n'ont rien à envier aux Européens qui se croient bien supérieurs à eux, pour la simple et bonne raison qu'ils « n'ont point de hauts de chausses », comme il l'écrit dans un autre chapitre concernant cet épisode de son histoire récente traumatisante, « Des cannibales » ? Nous verrons tout d'abord comment il dénonce l'attitude violente et autoritaire des Espagnols, puis comment il parvient à démontrer l'intelligence des Indiens. Tout l'art de son écriture ne réside-t-il pas à changer les préjugés de son lecteur du XVI^e siècle comme celui d'aujourd'hui ?

Sujet 1

réécriture du passage au discours direct

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées. Face à des Indiens en tenue de parade, ils s'alignèrent tous devant eux, armes à la main, et leur capitaine s'exprima ainsi devant eux, de toute sa hauteur.

- Par la grâce de Dieu tout puissant, seul souverain de tout l'univers, prenez en considération que nous nous présentons devant vous comme gens de paix. Nous ne voulons ni votre malheur, ni votre mort. Nous venons vers vous, avec nos connaissances et nos savoirs, afin d'éclairer votre sort et le rendre meilleur.

- Nous avons traversé des océans immenses, vogué des mois et des mois, quasiment une année entière, pour venir jusqu'à vous.

- Nous sommes envoyés par notre roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, a donné la principauté de toutes les Indes, toutes ces terres par nous découvertes et qui désormais nous appartiennent. Dorénavant, vous lui serez tributaires. Oui, comme le stipule l'acte du *requerimiento*, vous paierez ce tribut qui est la seule et unique obligation qui vous liera désormais à sa toute puissance, si vous voulez garder la vie sauve. Sous cette condition, et uniquement sous cette condition, nous ne vous ferons aucun mal. Mieux, nous prendrons soin de vous, de vos femmes et de vos enfants.

- Par contre, vous serez nos obligés en nous fournissant des vivres et de la nourriture pour subvenir à nos besoins naturels, et de l'or pour subvenir à nos soins particuliers de médecine.

- En contrepartie, vous ne croirez qu'en un dieu, seul et unique, grand souverain du ciel et de la terre. Telle est la volonté du Pape, le seul et unique suzerain de nos rois. Seule notre religion est vraie. Nul ne pourra supporter vos croyances stupides en ces statuette d'or qui ornent vos temples ! Nous vous conseillons d'obéir, sinon, nous prendrons vos terres, brûlerons vos temples et violerons vos femmes. Peuples stupides, nous vous conseillons d'accepter, sinon nous vous promettons une mort certaine ! Elle sera cruelle, longue, baignée de fureur, de cris et de flammes.

Travail à la maison – préparation pour jeudi 20 novembre 2025 → reporté au 27 novembre 2025

Vous lirez les 9 premières lettres et répondrez aux questions suivantes,

- 1) Comment Mme de Graffigny s’y prend-elle pour donner du crédit à son récit ? Relevez les allusions, expressions et références à la culture inca, à l’aide de l’appareil scientifique et historique de votre édition scolaire. Déduisez-en ses principaux domaines.
- 2) Montrez comment Zilia est un esprit des lumières qui porte un regard critique sur la société ? Comment montre-t-elle qu’elle est un être sensible ?
- 3) En cours de lecture, relevez cinq citations qui viennent éclairer le Parcours : « un nouvel univers s’est offert à mes yeux ».

Proposition de corrigé

- 1) Comment Mme de Graffigny s’y prend-elle pour donner du crédit à son récit ? Relevez les allusions, expressions et références à la culture inca, à l’aide de l’appareil scientifique et historique de votre édition scolaire. Déduisez-en ses principaux domaines.

Déjà, dans son **Avertissement**, maligne, Mme de Graffigny excuse, par avance, les imperfections de son style, par la traduction, imparfaite, de l’héroïne, Zilia, de ses propres lettres qu’on nous dit avoir été conservées par le chevalier Déterville, son amoureux. Ce sont autant de gages d’authenticité qui permettent l’identification du lecteur. Page 21, « On connaîtra facilement aux fautes de grammaire et aux négligences de style, combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l’esprit d’ingénuité qui règne dans cet ouvrage. »

Dans son **Introduction historique aux Lettres péruviennes**, ajout de l’édition de 1752, p 23, l’auteur revient sur l’Histoire mythologique du Pérou jusqu’à l’invasion espagnole, p 24, elle souligne leurs connaissances en astronomie, fait allusion à une légende : à l’apparition en songe de créatures étranges (les chevaux n’existent pas dans cette partie du monde) associées aux Espagnols qui furent accueillis comme des dieux, un peu grâce au malentendu sur les mors des chevaux : les Incas croyant qu’ils mangeaient du fer, les couvrirent d’or. P 27, elle justifie cette introduction historique, résolument empathique cf « En donnant libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes. ». Elle fait toute une digression sur leur religion dont le dieu est le soleil : Mancocapac, fils du soleil, supervisé par le dieu de la création, Pachacamac, soleil père du roi, Capa-Inca, d’où l’importance de l’or, l’offrande aux dieux, à l’image du soleil.

On voit tout le respect de l’auteur pour ces croyances cf détails sur leur culture dans les pages suivantes, l’éloge de leurs règles et de leurs vertus, de leur mode éducatif, basé sur les sciences, les philosophes ou les Amautas, les Quipos (objets fixant les connaissances et servant d’aide mémoire : ils auront le rôle de lettres dans le livre), sur la culture des terres, commune et sacrée, le travail collectif et le système d’irrigation complexe cf aqueduc + importance art et musique, morale, sciences et lois, « La morale et la science des lois utiles au bien de la société, étaient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. ». C’est une société parfaite dont Mme de G fait l’éloge.

Lettre 1, 34, Zilia évoque l’entrée des assaillants dans le temple, où ils admirent des ouvrages en or : s’en suit l’évocation du pillage et de la capture de Zilia, « la fille du Soleil » : le lecteur comprend que c’est la princesse. Lettre 2, on nous parle des Amautas, les prêtres philosophes du temple du Soleil, là où devait avoir lieu son mariage avec Aza. Lettre 3, l’attaque du bateau, lors du 2ème enlèvement de Zilia, est comparée au « bruit plus affreux que celui d’Yalpor », le tonnerre en inca.

Mme de G a le sens du récit et de son aspect documentaire, elle a la volonté de faire vrai, elle se met à la place de la Péruvienne. Quand elle se réveille, « Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n’étaient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m’étaient pas moins inconnus », 44, on devine que ce sont des Français. Qui est le sauvage ? Se dit le lecteur. Elle appelle aussi le Français qui la soigne, le cacique, nom du chef de tribu, lettre 4 et 5.

Finalement, Mme de G applique au quotidien de Zilia des références culturelles (croyances au Soleil divinisé, périphrase qui désigne le prince qu’elle aime « Tu es le Soleil de mes jours », noms qui désignent l’entourage, prêtres Amautas, chef Cacique, 1^{er} législateur des Indiens le Grand Manco Capac, dieu créateur au-dessus du Soleil, Pachacamac, périphrases qui désignent le bateau « Je suis dans une de ces maisons flottantes ». L’effet de réel est indéniable. Mme de G a réalisé un gros travail de documentation pour se mettre à la place de sa Péruvienne.

2) Montrez comment Zilia est un esprit des lumières qui porte un regard critique sur la société ? Comment montre-t-elle qu'elle est un être sensible ?

Tous ses débuts de lettres sont marqués par une emphase très lyrique : « les cris de ta tendre Zilia », « les cris de mon désespoir », **Lettre 1**. Elle sait que Aza est vivant, comme le montre son vocabulaire emporté et ses tournures précieuses « Les trésors de l'Amour me sont ouverts ; j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. », **Lettre 2**. Comme elle exprime sa souffrance « Que j'ai souffert, mon cher Aza », **Lettre 5**. Souffrance qui culmine dans la **lettre 6**, où elle dit vouloir en finir avec la vie : « Nos maux sont sans remède, il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir. » Et pour cause, elle vient de comprendre qu'elle est sur un bateau qui l'éloigne d'autant de son amoureux, mais Mme de G a l'idée de commencer par le cri du cœur et de donner l'explication après !

Lettre 9, p 60 b, réflexion sur le langage : « L'intelligence des langues serait-elle celle de l'âme ? » En effet, tout le livre va être jalonné de réflexions sur le langage.

3) En cours de lecture, relevez cinq citations qui viennent éclairer le Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

53, « Cette nation ne serait-elle point idolâtre ? »

52 « Aucun d'eux ne paraît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de le faire en adorant le Soleil. »

51, « Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignant les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentiments impénétrables, et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite... »

48, à propos de la façon de parler des Français, « ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix »

C. Qui est le sauvage ?

Deuxième explication linéaire

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 14, 1752

Alors que Déterville la fait habiller à l'européenne dès la lettre 12, Zilia raconte, dans cette lettre, qu'on l'oblige à revêtir ses habits péruviens pour être montrée aux invités de la famille de Déterville. Un jour, elle est humiliée par un couple, ce qui lui donne l'occasion d'établir une critique de la société de l'époque.

| | |
|----|---|
| 1 | Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux. |
| 5 | Une d'entre elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un |
| 10 | jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure. Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la |

| | |
|----|--|
| 15 | femme, me la faisant prendre pour une <i>Pallas</i> ¹ , et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un <i>Anqui</i> ² ; je n'osais m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la <i>Pallas</i> , et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté. |
| 20 | Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune <i>Sauvage</i> , que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris ³ si violents, que sa figure en était contrefaite ⁴ . Le <i>Cacique</i> ⁵ s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus. |

Notes

1- *Pallas*, nom générique des princesses incas

2- *Anqui*, prince du sang. Il fallait une permission de l'Inca, roi, pour porter de l'or sur ses habits, ce qu'il ne permettait qu'aux Princes du Sang Royal.

3- ris, noms utilisés à l'époque pour désigner les rires

4- contrefaite = déformée

5- *Cacique*, sorte de gouverneur de province inca

Consigne, à la 1ère écoute du texte, relevez les faits marquants du texte ?

Le vocabulaire utilisé pour désigner les Français : « Sauvage » // Les termes incas : « le cacique »

Récit d'une scène d'agression

Objet de curiosité

Importance de la structure du texte:1, remarque générale (1à5) , 2, récit de l'agression (5à20), 3,

réaction de Déterville (20à la fin)

Art du récit

2ème lecture, consigne, réfléchissez à la problématique.

Problématique

Comment le regard de Zilia parvient-il à critiquer l'attitude déplacée de 2 jeunes Français invités par la famille de Déterville pour découvrir une Péruvienne ?

Explication

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci.

« Sauvages », péjoratif, référence de texte de Montaigne qui explique que la barbarie est toujours du côté de ce que l'on ne connaît pas → inversion des pratiques, mise en abîme, puisque ce sont les Français qui appellent les Incas de sauvages : qui est le sauvage !?

« orgueilleusement¹ familiers² » Très péjoratif: jugement sévère de Zilia de l'attitude des Français. Elle les trouve sans gêne.

1. Fier, hautain

2. Qui ne connaît pas les bonnes manières

Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Sa remarque générale (« paraissent » présent de vérité générale) sur les Français se poursuit en visant particulièrement les femmes

« bonté méprisante » C'est un oxymore qui charge les Françaises : elle leur reproche de faire semblant d'être gentil pour blesser les autres → hypocrisie ou obséquiosité (trop poli pour être honnête)

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui.

« Une d'entre elles » Elle isole une personne → Gros plan, focus.

« hier » Passé récent

« affront » Action blessante

« un » Article indéfini pour placer le lecteur en attente

« afflige » Sens fort, la blessure est profonde, emploi hyperbolique

Antithèse entre hier et aujourd'hui, rythme ample, phrase en 2 temps

Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Tout une série de verbes d'actions montrent une tension de l'action : les événements se précipitent en très peu de temps, comme le montre aussi la ponctuation, virgules et points virgules nombreux.

« Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse » Précision sur le moment et le lieu = c'est le moment de la soirée dédié à la péruvienne où il y a le plus de monde → humiliation encore plus grande (lecteur)

« éclat de rire » C'est le son du rire de cette personne qui l'a fait remarquer = impression auditive → attitude indécente pour le lecteur alors que Zilia ne s'en rend pas encore compte (les réactions de Zilia dans leur progression comme elles sont imaginées avoir été par Mme de Graffigny // Mme de Graffigny, qui anticipe la réaction du lecteur => récit à la première personne, point de vue du personnage qui dit « je » + anticipation de l'auteur qui écrit)

« recommença avec lui l'examen de ma figure. » Zilia subit 2x l'agression

Les préfixes « re- », le champ lexical de « l'examen » : « touché », « attention scrupuleuse » et « examen de ma figure » → attitude déplacée, insistance des gestes inappropriés = agression physique

=> Art du récit de Mme Graffigny, tous les éléments sont présents pour que le lecteur se rende compte de l'importance de l'agression

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une Pallas¹, et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un Anqui² ;

Elle cherche des circonstances atténuantes à ses agresseurs (2 aristocrates)

La qualité de leurs vêtements et leur liberté, condition qui sous-entend qu'ils font partie de l'élite de la société, l'aristocratie

« Quoique je répugnasse » Subordonnée circonstancielle de concession qui marque le désaccord de Zilia. Répugné est conjugué au subjonctif imparfait

=> Réaction du lecteur : ces 2 personnes se conduisent comme des mal élevés, de manière irrespectueuse, comme des « sauvages »

=> 2 mots en Quechua qui font vrai

je n'osais m'opposer à leur volonté ;

C'est une preuve d'être bien élevé que de faire preuve de retenue = ne pas oser

Cette proposition est en totale opposition avec l'attitude des 2 personnes

« je n'osais » le « n' » a valeur de négation totale = ne... pas → usage courant au XVIIIe

« volonté » elle respecte ses hôtes

=> c'est la prétendue « sauvage » qui est mieux éduquée que les aristocrates du XVIIIe
→ leçon de vie

mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Étape supplémentaire dans l'agression, une main portée à la poitrine de Zilia

« téméraire », « enhardi », « familiarité » le jeune homme qui n'est jamais nommé est hors contrôle
La réaction de Zilia est compréhensible « avec une surprise et une indignation » rythme binaire →
doublement choquée, « j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté » → comparaison qui
montre l'opposition entre Zilia et ses agresseurs

« lois de l'honnêteté » = politesse, respect, convenance, consentement

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris³ si violents, que sa figure en était contrefaite⁴.

Le « cri » moyen de défense de Zilia, retour au récit et réaction disproportionnée et déplacée du jeune homme : il éclate de rire au point d'avoir des grimaces cf « contrefaite »

Le *Cacique*⁵ s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.

Déterville doit s'y reprendre à 2x pour le faire partir : la personne est vraiment odieuse

valeur des négations

Déterville réussit à se débarrasser de cet odieux personnage mais malgré tout l'agression a eu lieu (antithèse entre « froid » et « gaieté »)

Consigne, à vous de rédiger la conclusion.

Conclusion

Riad

Mme de Graffigny nous montre à travers son récit à quel point l'Homme peut se croire au-dessus des autres grâce à **des** privilèges que d'autres n'ont pas. Elle explique ceci en mettant en scène une femme s'appelant Zilia, et qui subit une agression à répétition par un homme privilégié de la classe **élite** de la société. Elle est humiliée. Mme de Graffigny nous montre à quel point des personnes peuvent se **croire** au-dessus de tout le monde. Mais il y a surtout une inversion de la personne étrangère, le moqueur fait passer la victime pour une personne différente, **alors que c'est elle qui donne** une vraie leçon de vie

Prof

Mme de Graffigny montre, dans cette lettre, qu'elle maîtrise l'art du récit : après une réflexion générale sur l'inconséquence des femmes de cette haute société française qu'elle découvre, elle fait un gros plan sur une mésaventure vécue par Zilia qui se révèle être une véritable agression. C'est toute l'attitude déplacée et moqueuse de gens qui se croient au-dessus des autres qui est dénoncée, ici. Surtout, c'est l'inversion des valeurs qui est à prendre en compte : qui est le véritable sauvage ? Celui qui se moque ou celui qui vient d'un autre pays et qui n'a pas la même culture, même si celle-ci est tout aussi policée, mais différente.

Ce texte de Mme de Graffigny, que nous avons expliqué, évoque celui de Montesquieu tiré des Lettres persanes, 1720, ci-dessous.

Lettres persanes, Montesquieu, « Rica au même. A Smyrne. » Lettre 30, 1721

Vingt-six ans avant les Lettres d'une Péruvienne, en 1721, « un nouvel univers s'est offert à mes yeux » est aussi le fil conducteur des lettres que ces deux Persans* imaginés par Montesquieu. Usbek et Rica, venus en France, après une instabilité politique dans leur pays, écrivent à leurs compatriotes restés en Perse* ou s'écrivent entre eux deux, quand ils sont séparés.

*la Perse du XVIIIe correspondait à peu près à l'Iran actuel.

| | |
|----|---|
| 1 | Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent |
| 5 | lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. |
| 10 | Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me |
| 15 | plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien |
| 20 | extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712. |

Grammaire

La proposition subordonnée relative

Deuxième explication linéaire le texte

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 14, 1752

Alors que Déterville la fait habiller à l'européenne dès la lettre 12, Zilia raconte, dans cette lettre, qu'on l'oblige à revêtir ses habits péruviens pour être montrée aux invités de la famille de Déterville. Un jour, elle est humiliée par un couple, ce qui lui donne l'occasion d'établir une critique de la société de l'époque.

| | |
|---|---|
| 1 | Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux. |
| 5 | Une d'entre elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de |

| | |
|----|---|
| 10 | rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure. |
| 15 | Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une <i>Pallas</i> ¹ , et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un <i>Anqui</i> ² ; je n'osais m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la <i>Pallas</i> , et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté. |
| 20 | Au cri que je fis, Déterville accourut: il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris ³ si violents, que sa figure en était contrefaite ⁴ . Le <i>Cacique</i> ⁵ s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus. |

Notes

1- *Pallas*, nom générique des princesses incas

2- *Anqui*, prince du sang. Il fallait une permission de l'Inca, roi, pour porter de l'or sur ses habits, ce qu'il ne permettait qu'aux Princes du Sang Royal.

3- ris, noms utilisés à l'époque pour désigner les rires

4- contrefaite = déformée

5- *Cacique*, sorte de gouverneur de province inca

Consigne, dans le premier paragraphe du texte, relevez les propositions subordonnées relatives. Combien en trouvez-vous? Analysez-les. Quelle définition en donneriez-vous? A quoi sert une proposition subordonnée relative?

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Surlignez les propositions subordonnées relatives ci-dessous.

Dans les différentes Contrées **que j'ai parcourues**, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci.

Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante **qui révolte l'humanité**, et **qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles** qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Relevez-les, analysez-les et dites quelle est leur fonction dans le tableau à 3 colonnes ci-dessous.

| relevé | analyse | fonction |
|--|---|--|
| <p>Ordre normal [je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci dans les différentes Contrées] [que j'ai parcourues]</p> | <p>je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci dans les différentes Contrées proposition principale que j'ai parcourues proposition subordonnée relative pronom relatif : « que »</p> | <p>Elle permet de compléter le nom « contrées » = antécédent</p> |
| <p>[Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté</p> | <p>Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante</p> | <p>Elle complète le nom</p> |

| | | |
|---|--|--|
| méprisante] [qui révolte l'humanité] | proposition principale qui révolte l'humanité proposition subordonnée relative pronom relatif : « qui » | « bonté » = antécédent |
| [Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante] [qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles] | Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante proposition principale qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles proposition subordonnée relative pronom relatif : « qui » | Elle complète le nom « bonté » = antécédent |

Attention

Il ne fallait pas prendre ces propositions pour des propositions subordonnées relatives :

1-[je n'ai point vu des Sauvages **si** orgueilleusement familiers **que** ceux-ci]

« si... que » = adverbe intensif + conjonction = comparaison

2-[m'inspirerait peut-être **autant** de mépris pour elles **qu'**elles en témoignent pour les autres]

« autant... que » = adverbe intensif + conjonction = comparaison

3-[si je les connaissais mieux]

proposition subordonnée circonstancielle de condition (« si » = conjonction)

Travail à la maison – préparation pour jeudi 4 décembre 2025

Vous lirez les textes 6 à 12 du parcours associé, avec le bilan que je vous ai préparé en-dessous, ci-dessous. A partir de cette lecture vous me ferez **un bilan oral de 2 à 3 minutes** que vous déposerez sur ce mur

<https://digipad.app/p/1460009/b88724f9fb9078>

Consigne, vous lisez seuls les textes suivants (texte 6 à 12), présents aussi sur vos photocopies, jusqu'à la partie concernant Les Lettres d'une Péruvienne. Vous pouvez écrire lors de la lecture de chacun d'eux ce que vous voulez en retenir, afin de préparer votre bilan oral.

Texte 6

Histoire d'un voyage en terre de Brésil, Jean de Léry, 1578

Montaigne écrit ces deux chapitres concernant les Amérindiens en s'inspirant du récit de voyages et d'aventures de Léry, parti cordonnier sur l'un des navires pour le Brésil et revenu romancier. Il décrit, avec beaucoup d'humour, sa rencontre enchanteresse avec les Indiens Tupinamba.

| | |
|---|--|
| 1 | Combien que ¹ nos Tupinambas reçoivent fort humainement les étrangers amis qui les vont visiter, si est-ce néanmoins ² que les Français et autres de par deçà ³ qui n'entendent pas leur langage se trouvent du commencement ⁴ merveilleusement étonnés parmi eux. Et de ma part, la première fois que je les fréquentai, qui fut trois semaines après que nous fûmes arrivés en l'île de Villegagnon, qu'un truchement ⁵ me mena avec lui en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fûmes arrivés au premier, nommé Yabouraci en langage du pays, et par les Français Pépin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maître duquel se nommait ainsi), qui n'était qu'à deux lieues de notre fort, me voyant tout incontinent ⁶ environné de |
| 5 | |

| | |
|----|--|
| 10 | sauvages, lesquels me demandaient : « Marapé-dereré, marapé-dereré ? », c'est-à-dire : « Comment as-tu nom, comment as-tu nom ? » (à quoi pour alors je n'entendais que le haut allemand ⁷) et, au reste, l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa tête, l'autre mon épée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nu, l'autre ma casaque qu'il vêtit, eux, dis-je, |
| 15 | m'étourdissant de leurs crieries ⁵ et courant de cette façon parmi leur village avec mes hardes, non seulement je croyais avoir tout perdu, mais aussi je ne savais où j'en étais. Mais comme l'expérience m'a montré plusieurs fois depuis, ce n'était que faute de savoir leur manière de faire : car faisant le même ⁹ à tous ceux qui les visitent, et principalement à ceux qu'ils n'ont point encore vus, après qu'ils se sont ainsi un peu joués des besognes ¹⁰ d'autrui, ils rapportent et rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. Là-dessus, le truchement m'ayant averti qu'ils désiraient surtout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean, eux ne les pouvant prononcer ni retenir (comme de fait au lieu de dire Jean ils disaient Nian), il me fallait accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fût connue : cela, comme il me dit, étant si bien venu à propos que mon surnom ¹¹ , Léry, signifie une huître en leur langage, je leur dis que je m'appelais Léryoussou, c'est-à-dire une grosse huître. De quoi eux se tenant bien satisfaits, avec leur admiration ¹² Teh ! se prenant à rire, dirent : « Vraiment voilà un beau nom et nous n'avions point encore vu de Mair, c'est-à-dire Français, qui s'appelât ainsi. » Et de fait, je puis assurément dire que jamais Circé ne métamorphosa homme en une si belle huître, ni qui discourut si bien avec Ulysse ¹³ que j'ai depuis ce temps- |
| 20 | là fait avec nos sauvages. Sur quoi faut noter qu'ils ont la mémoire si bonne, qu'aussitôt que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par manière de dire, ils seraient cent ans après sans le revoir, ils ne l'oublieront jamais. |
| 25 | |
| 30 | |

Notes

- 1- Combien que : bien que.
- 2- Autres de par deçà : désigne ici les Européens.
- 3- Si est-ce néanmoins que : il est certain néanmoins que.
- 4- Du commencement : au commencement.
- 5- Truchement : interprète qui connaît la langue des Tupinambas.
- 6- Tout incontinent : immédiatement.
- 7- Je n'entendais que le haut allemand : je ne comprenais rien.
- 8- Crieries : criaileries.
- 9- Le même : la même chose.
- 10- Besognes : affaires, objets.
- 11- Surnom : nom de famille.
- 12- Avec leur admiration Teh ! : les Tupinambas expriment leur admiration par l'interjection Teh ! et se mettent à rire.
- 13- A la Renaissance, assimiler les voyageurs à Ulysse est courant, Ulysse étant le héros voyageur de l'Odyssée, à la différence près que Léry fait, ici, la comparaison avec les compagnons d'Ulysse transformés en porcs par Circé.

Bilan de lecture

- Parti au Brésil comme cordonnier, Jean de Léry raconte sa rencontre avec les Indiens avec humour et bienveillance.
- Il présente, sans en être choqué, la façon qu'ont les Indiens de saluer des inconnus : ils prennent leurs affaires, s'en vêtissent et courent avec, avant de les ramener à leur propriétaire.
- Au lieu de s'offusquer, Léry va les faire rire en leur disant son nom qui signifie « huître » dans leur langue !
- => Ce témoignage offre une leçon de partage, partage d'humour aussi, puisque c'est Léry, l'Européen, qui fait rire les Indiens. Il a le mérite d'entrer en communication avec les Indiens, sa démarche est déjà celle d'un anthropologue (anthropologie = étude de l'homme < grec : anthropos = l'homme + logos = science, savoir), son regard est objectif.

Texte 7

Lettres persanes, Montesquieu, « Rica au même. A Smyrne. » Lettre 30, 1721

Vingt-six ans avant les *Lettres d'une Péruvienne*, en 1721, « un nouvel univers s'est offert à mes yeux » est aussi le fil conducteur des lettres que ces deux Persans* imaginés par Montesquieu. Usbek et Rica, venus en France, après une instabilité politique dans leur pays, écrivent à leurs compatriotes restés en Perse* ou s'écrivent entre eux deux, quand ils sont séparés.

*la Perse du XVIIIe correspondait à peu près à l'Iran actuel.

| | |
|----|---|
| 1 | Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent |
| 5 | lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. |
| 10 | Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me |
| 15 | plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien |
| 20 | extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? |
| | A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712. |

Bilan de lecture

Dans cette lettre à ses compatriotes, Rica, le Persan, explique, à quel point il suscite la curiosité des Parisiens quand il est habillé en Persan et comme tout le monde l'ignore quand il est habillé à la mode parisienne. Cette curiosité mal placée, qui fait admirer l'apparence plus que le fond d'une personne est soulignée par la présence d'esprit du Persan qui en trouve rien d'extraordinaire en lui : « je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu ». Le Persan, sous la plume de Montesquieu, donne une leçon d'humilité à ses lecteurs et dénonce la superficialité des engouements tributaires des modes de toute société : c'est la nouveauté qui fait l'attrait et non pas le fond des choses ou des individus.

Texte 8

Montesquieu, *Lettres persanes*, « Rica à *** », lettre 28, 1721

En 1721, Montesquieu imagine deux Persans en visite à Paris, et conduit l'un d'eux, Rica, au théâtre. Cette découverte va lui permettre de lui faire critiquer une société qui lui paraît bien futile.

| | |
|---|---|
| 1 | Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi, et va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre ¹ . |
|---|---|

| | |
|----|---|
| 5 | Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse. |
| 10 | Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur ² ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même ; toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paraissent qu'à demi-corps ³ ; et ont ordinairement un manchon ⁴ , par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; et ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas. |
| 15 | Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparaisent ; souvent ils quittent le lieu de la scène, et vont jouer dans une autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'aurait espérer de leurs béquilles ⁵ , marchent, et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles ⁶ où l'on joue une comédie particulière : on commence |
| 20 | par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses ⁷ , qui y règnent, ne sont point cruelles ; et, si on excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables ⁸ , et que c'est une ivresse qui les quitte aisément. |

Notes

1. Le théâtre = la scène
2. langueur, au XVIIe siècle on désignait ainsi le mal mystérieux qui atteignait certaines femmes ; on y voit aujourd'hui l'ancêtre de la dépression ou d'un véritable mal-être, peu pris en compte à l'époque
3. à mi-corps
4. le manchon est l'accessoire de mode en fourrure dans lequel on mettait ses mains au chaud
5. canne, à l'époque il était de bon ton de marcher avec une canne. Cela faisait très distingué.
6. théâtre particulier ou privé
7. les actrices
8. agréables

Bilan de lecture

Dans cette lettre, Rica, qui ne connaît pas les codes ni la disposition du théâtre à l'italienne* présent en France au XVIIIe, décrit, naïvement, autant ce qu'il voit sur scène que ce qu'il voit dans la salle : fosse, loges, balcons et poulailler. Il décrit les manières des femmes et les accessoires de mode (cane, manchon), et surtout l'empressement des jeunes valets « quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé » à aller délivrer des mots et autres mots doux à leurs amants de la manière la plus discrète. Le nouveau regard permet de faire la satire de toute une société.

* théâtre à l'italienne

<https://www.parlonstheatre.fr/cest-quoi-les-salles-de-theatre-a-litalienne/>

Texte 9

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, Lettre XXIV. Rica à Ibben. À Smyrne

Dans cette première lettre envoyée de Paris par Rica, ce dernier en profite pour fustiger le pouvoir absolu de Louis XIV.

| | |
|---|--|
| 1 | Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner. Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi |
|---|--|

| | |
|----|---|
| 5 | d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées. |
| 10 | les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits. |
| 15 | Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. |
| 20 | Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. |

Bilan de lecture

Dans cette lettre, Rica dénonce le pouvoir absolu du roi de France qui ne repose que sur la richesse de la noblesse et non pas la sienne propre « Il n'a point de mines d'or » et surtout il dénonce le pouvoir du Pape qui est supérieur à celui du roi. Ce faisant il met en lumière les paradoxes du régime monarchique du XVIIIe siècle. N'oublions pas que la révolution française aura lieu à la fin du siècle. Ce genre de constat, rendu possible par le regard étranger de Rica, a conduit, entre autres, à la révolution.

Texte 10

La controverse de Valladolid, Jean-Claude Carrière, 1992

Au milieu du XVIe siècle, une prise de conscience a lieu au niveau des grandes instances dirigeantes (le roi d'Espagne Charles Quint et le pape) quant à leur responsabilité dans le massacre des Amérindiens. Un grand débat est alors organisé (une controverse) entre deux dignitaires catholiques représentant les deux camps : Sepulveda défend les colonisateurs, Las Casas défend les Amérindiens. Carrière, auteur du XXIe siècle, se saisit du sujet pour en faire un roman historique, lors du cinq-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, puis une pièce de théâtre. Il s'agit ici d'un extrait du roman.

| | |
|----|--|
| 1 | - Éminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote. - Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat. |
| 5 | Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet. - D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation, est le caractère même de l'âme esclave. Ame d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire. |
| 10 | - Mais on nous chante une vieille chanson ! s'écrie Las Casas. De tout temps les envahisseurs, pour se justifier de leur mainmise, ont déclaré les peuples conquis indolents, dépourvus, mais très capables d'imiter ! César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait ! Ils montraient, disait-il, une étonnante habileté pour copier les techniques romaines ! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument ! César s'aveuglait volontairement sur la vie véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes, leurs langages, leurs croyances et même leurs outils ! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même : nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous ! Le reste, nous l'effaçons, nous le détruisons à jamais, pour dire ensuite : ça n'a pas existé ! |
| 15 | Le cardinal, qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle, qui s'intéresse aux coutumes des peuples. Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats, où nous, |
| 20 | |

| | |
|----|---|
| | risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres. |
| 25 | - Sauf quand il s'agit d'esclaves-nés, dit le philosophe. Car on voit bien que les Indiens ont voulu presque aussitôt acquérir nos armes et nos vêtements. - Certains d'entre eux, oui sans doute, répond le cardinal. Encore qu'il soit malaisé de distinguer, dans leurs motifs, ce qui relève d'une admiration sincère ou de la simple flagornerie. Quelles autres marques d'esclavage naturel avez-vous relevées chez eux ? |
| 30 | Sépulvéda prend une liasse de feuillets et commence une lecture faite à voix plate, comme un compte rendu précis, indiscutable : - Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. Je ne reviens pas sur les sacrifices humains, qui sont la marque la plus haïssable, et la plus offensante à Dieu, de leur état. |
| 35 | Las Casas ne parle pas pour le moment. Il se contente de prendre quelques notes. Tout cela ne le surprend pas. - J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots. Ils changent très fréquemment de femmes, ce qui est un signe très vrai de sauvagerie. Ils ignorent de toute évidence la noblesse et l'élévation du beau sacrement du mariage. Ils sont timides et lâches à la guerre. Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils. |
| 40 | - Eh bien ? s'écrie Las Casas. Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âme, est-ce une raison pour les traiter de bêtes ? N'est-ce pas plutôt le contraire ? - Vous déviez ma pensée, répond le philosophe. - Et pourquoi jugez-vous leur nourriture détestable ? Y avez-vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre, doit-on la trouver répugnante ? |
| 45 | - Ils mangent des œufs de fourmi, des tripes d'oiseau... - Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots ! - Ils se sont jetés sur le vin, dit Sépulvéda, au point, dans bien des cas, d'y laisser leur peu de raison. - Et nous avons tout fait pour les y encourager ! Mais ne vous a-t-on pas appris, d'un autre côté, qu'ils cultivent des fruits et des légumes qui jusqu'ici nous étaient inconnus ? Et que certains de leurs tubercules sont délicieux ? |
| 50 | Vous dites qu'ils portent leurs fardeaux sur le dos : Ignorez-vous que la nature ne leur a donné aucun animal qui pût le faire à leur place ? Quant à se peindre grossièrement le corps, qu'en savez-vous ? Que signifie le mot "grossier" ? - Frère Bartolomé, dit le légat, vous aurez de nouveau la parole, aussi longtemps que vous voudrez. Rien ne sera laissé dans l'ombre, je vous l'assure. Mais pour le moment, restez silencieux. |

Bilan de lecture

Le texte met en évidence

- la relativité des jugements. On voit que ce qui est « grossier » : c'est subjectif. Pourquoi les peintures corporelles des Indiens seraient-elles « grossières » ? Selon quels critères ? Qu'est-ce qui est artistique ? Quels sont les critères de jugement ? Les canons de beauté ?
- les préjugés : une fois de plus, Carrière insiste sur le fait que l'on juge souvent selon nos préjugés. Le choix des exemples utilisés par les personnages est criant : pourquoi des œufs de fourmi seraient-ils moins bons que des escargots ? Ce n'est pas un critère de valeur !
- la relativité des valeurs : comme Montaigne (qu'est-ce qui est barbare), Carrière insiste sur la relativité des valeurs, le respect que l'on doit avoir pour toute culture différente de la nôtre.
- la forme de la controverse = le débat d'idées. Sepulveda et Las Casas enchaînent arguments et exemples. Il est intéressant de voir que plus les exemples sont probants, moins il y a de texte pour le narrateur. Le texte devient très théâtral et les répliques s'enchaînent du tac au tac. C'est déjà presque de la stichomythie (procédé qui consiste à répliquer du tac au tac).

Texte 11

Tristes Tropiques, Claude Lévi-Strauss, 1955

Lors d'une expédition au Brésil, en 1938, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss a partagé la vie quotidienne d'un peuple indien, les Nambikwara.

| | |
|---|--|
| 1 | Pour moi, qui les ai connus à une époque où les maladies introduites par l'homme blanc les avaient déjà décimés, mais où – depuis des tentatives toujours humaines de Rondon ¹ – nul n'avait entrepris de les soumettre, je voudrais oublier cette description navrante ² et ne rien |
|---|--|

| | |
|----|---|
| 5 | conserver dans la mémoire, que ce tableau repris de mes carnets de notes où je le griffonnai une nuit à la lueur de ma lampe de poche : « Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Autour du foyer, seule protection contre le froid qui descend, derrière le frêle paravent de palmes et de branchages hâtivement planté dans le sol du côté d'où on redoute le vent ou la pluie ; auprès des hottes emplies des pauvres objets qui constituent toute une richesse terrestre ; couchés à même la terre qui s'étend alentour, hantée par d'autres bandes |
| 10 | également hostiles et craintives, les époux, étroitement enlacés, se perçoivent comme étant l'un pour l'autre le soutien, le réconfort, l'unique secours contre les difficultés quotidiennes et la mélancolie rêveuse qui, de temps à autre, envahit l'âme nambikwara. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent pris d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le |
| 15 | sol d'une terre hostile par quelque implacable cataclysme ; nue, grelottante auprès des feux vacillants. Il circule à tâtons parmi les broussailles, évitant de heurter une main, un bras, un torse, dont on devine les chauds reflets à la lueur des feux. Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires. Les couples s'étreignent comme dans la nostalgie d'une unité perdue ; les caresses ne s'interrompent pas au passage de l'étranger. On devine chez tous une |
| 20 | immense gentillesse, une profonde insouciance, une naïve et charmante satisfaction animale, et, rassemblant ces sentiments divers, quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. » |

Notes

1- Rondon (1865-1958), explorateur brésilien qui tenta d'adapter les Indiens à la vie moderne tout en cherchant à préserver leurs mœurs et coutumes.

2- Lévi-Strauss vient de lire un compte-rendu ethnologique indiquant que la situation de la tribu dont il avait partagé la vie quinze ans auparavant s'est extrêmement dégradée.

Bilan de lecture

A travers ce carnet de notes, Lévi-Strauss montre que les Indiens, dans leur vie, « cette humanité si totalement démunie » touche à ce qu'il y a de plus profond en l'homme, ce qui nous relie à la nature et au monde vivant, arbres, plantes et animaux, dans leur processus de conservation, soit la reproduction. Il n'y voit aucune obscénité, ne porte aucun jugement, il voit seulement : « l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine ». C'est une vraie leçon de vie

Texte 12

Rouge Brésil, Christophe Ruffin, 2001, Prix Goncourt

Just et Colombe sont tous les deux frère et sœur, âgés d'une dizaine d'années, au début du roman. Ils embarquent sur l'un des navires du roi Henri II, lors de l'expédition que mène Villegagnon du Havre au Brésil, en 1555, pour aller y construire une colonie française protestante. L'idée est qu'embarquer de jeunes enfants à l'esprit malléable permettra aux autorités françaises d'avoir sur place des traducteurs tout trouvés car ils s'imprégneront très facilement de la langue des Indiens. Arrivés sur place, les enfants vont très vite sympathiser avec de jeunes Amérindiens. Dans l'extrait, ils assistent de loin à une scène de cannibalisme, qui choque la jeune Colombe. Ses compagnons indiens sauront-ils lui expliquer que cette coutume n'est pas plus barbare qu'une autre ? Cf Montaigne « Sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », Livre I. chap 31, « Des cannibales »

| | |
|----|--|
| 1 | Le bruit des banquets était si proche que le vent ramenait parfois, avec d'ignobles odeurs de graisse, la psalmodie ¹ d'un magicien qui semblait provenir de l'immédiat voisinage. - Mais si l'on va les voir, explosa Colombe, si l'on s'interpose, si l'on crie? Elle l'avait presque fait et Paraguaçu, ensommeillée, souleva la tête. |
| 5 | - Eh bien, ils te regardent comme si tu voulais attenter à la vie de leur groupe, puisque c'est en y incorporant la force du mort qu'ils espèrent le protéger et le défendre. Et c'est toi qui risques d'être mise à mort. - Il me semble que c'est dans ce cas là que la force... Pay-Lo rit silencieusement mais avec de petits spasmes ² bien longs que Colombe détesta. - Tu me parais bien partie pour suivre les traces des jésuites ³ de Sao Vicente ⁴ . Ils font brûler les villages |
| 10 | cannibales; leur principe est qu'il faut tuer les indiens pour les empêcher de tuer! |

| | |
|----|---|
| | Colombe se tut mais une impatience de nerfs faisait trembler son menton. Elle avait tout à coup envie de s'enfuir. Mais où aller quand le monde dont on vient vous a rejeté et quelle vêtur ⁶ ôter lorsqu'on est nu? |
| 15 | - Je comprends ta révolte, souffla doucement Pay-Lo, il faut la conserver intacte. Je voudrais que tu saches que la mienne n'a rien perdu de sa vigueur malgré les années. Et pourtant, je crois sincèrement que si l'on veut faire changer les Indiens, il faut d'abord nous forcer à reconnaître...qu'ils ont raison. Il semblait peser ce mot sur un invisible trébuchet ⁶ . |
| 20 | - Vois-tu, Colombe, nous sommes l'un et l'autre nés dans un monde où ce qui est normal, c'est de détruire son ennemi. Les Indiens, eux, se l'incorporent. Ils ont l'admirable qualité de se nourrir de ce qui leur est opposé. Tu jettes quatre notes de musique et ils l'absorbent dans leurs mélodies. Tu poses ton chapeau sur une escabelle et ils s'en font une parure pour la fête. Ils ont appris cela de la forêt où tout se compénètre et se féconde, où ce qui n'est pas dévoré dévore. Rien ne leur est plus étranger que notre esprit agricole qui supprime toutes les espèces pour n'en garder qu'une seule, qui lui est utile. Et ce qu'ils s'interdisent de faire pour les plantes, ils ne le font pas davantage avec les êtres humains. |
| 25 | Pay-Lo étendit la main et caressa le front de Colombe. Pour froide et osseuse qu'elle fût, cette chair contre sa chair l'apaisa. Paraguaçu avait tendu la main vers un plat et pétrissait une boulette de manioc. |
| 30 | - Il faut accepter qu'ils nous changent, si nous voulons les changer nous-mêmes, dit Pay-Lo. Il était tard pour lui, et, sur ces mots, il se leva péniblement. Une femme le soutint pour qu'il rentrât dans l'obscurité de sa maison. Colombe resta longtemps à rêver, dans la forêt où, les sacrifices accomplis, était revenue peu à peu la paix. |

Notes

Personnages

Colombe : personnage principal, plus lucide que son frère **Just**. Arrivée enfant au Brésil, elle va devenir femme et comprendre les Indiens. Elle symbolise l'ouverture vers le Nouveau Monde.

Paraguaçu est une Indienne de leur âge.

Pay-Lo est un Français qui s'est laissé manger par la forêt amazonienne. Il est arrivé au Brésil bien avant Villegagnon et vit en harmonie avec les Indiens. De son nom de baptême : Laurent de Mehun, il a été rebaptisé par les Indiens. La rencontre décisive de Colombe avec Pay-Lo lui fait découvrir des vérités nouvelles, en accord avec sa nature ; c'est parmi les Indiens qu'elle réalise son émancipation.

Vocabulaire

1. **la psalmodie** : récitation d'un texte sur une seule note de musique, souvent à connotation religieuse.

2. **spasmes** : contraction musculaire involontaire cf rires, toux, etc.

3. **jésuites** : congrégation catholique masculine la plus importante de L'Église, fondée au XVI^e siècle par saint Ignace de Loyola. En plus des trois vœux (chasteté, pauvreté, obéissance), ils font allégeance au pape et refusent les distinctions. Ils furent souvent à la tête de l'éducation sous l'ancien régime. Le Pape François est le premier pape jésuite de l'histoire.

4. **Sao Vicente** : seconde île la plus peuplée du Cap-Vert.

5. **vêtur** : vêtements.

6. trébuchet : outil de guerre du Moyen-Age à contre-poids pour lancer des projectiles. Mécanisme à bascule. Balance de précision pour peser la monnaie.

Bilan de lecture

- Le personnage de Colombe exprime sa révolte contre le cannibalisme, mais comprend à contre cœur que personne ne peut rien faire = apprentissage de l'impuissance.

- L'argumentaire de Pay-Lo consiste à amener le lecteur à comprendre la conception de la nature et la philosophie des Indiens. Dans la nature, rien ne se perd et tout se recycle naturellement, le corps des hommes y compris.

- Le texte est une sorte de leçon de vie, de leçon d'anthropologie, même si, en nous, le cannibalisme génère toujours un haut le cœur.

→ Ce texte complète bien l'argumentaire lancé par Montaigne, dans son chapitre « Des cochons » : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment¹, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux² (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété³ et de religion), que de rôtir et manger après qu'il est trépassé⁴. »

notes :

1-« sentiment » = ce qui est physiologiquement ressenti, les sens, les sensations

2-« pourceaux » = petits cochons, petits porcs < animal omnivore

3-« piété » = ferveur religieuse. Montaigne fait allusion aux 8 guerres de religion où des milliers de protestants ont été massacrés, comme lors de al Saint Barthélémy, en 1572.

Bac blanc 1

Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire (20 points)

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Vous commenterez le texte suivant :

Troisième explication linéaire

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 12, 1752, extrait

Durant le trajet qui mènent Déterville et Zilia, la Péruvienne, du port français, où ils ont accosté, à Paris, celle-ci découvre les merveilles du paysage français. Elle a une vision des beautés de la nature, toute romantique, et s'extasie, au sortir de la calèche – ils font le trajet en voiture à cheval qu'elle appelle « la cabane roulante » -, devant tant de découvertes.

| | |
|----|--|
| 1 | Ce que j'ai vu des prodiges ¹ inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement ² que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les Campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons. |
| 5 | Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes ³ à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles. |
| 10 | À la fin d'un beau jour, le Ciel présente des images, dont la pompe ⁴ et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre. |
| 15 | D'un côté, des nuées ⁵ transparentes assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes ; de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons ⁶ que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ⁷ ne pourra jamais rendre que méprisables en les comparant aux ouvrages de la nature. |
| 20 | Le <i>Cacique</i> a eu la complaisance ⁸ de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction. |
| 25 | Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement. Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment ⁹ aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté ¹⁰ pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe ¹¹ . |

Notes

- 1- prodiges = créations extraordinaires, presque magiques, miracles
- 2- ravissement = émerveillement
- 3- de bornes = de limites
- 4- la pompe = l'éclat, la majesté, la richesse
- 5- nuées = nuages
- 6- prisons = constructions (Le mot « prisons » est à prendre au sens figuré de : construction artificielle qui enferme, comme les maisons, les beaux hôtels particuliers que Zilia découvre à Paris, les immeubles, les bateaux, etc.)
- 7- leur industrie = habileté, travail, activité
- 8- la complaisance = amabilité, gentillesse pleine de compassion
- 9- le sentiment = la sensation, le fait de sentir avec ses sens
- 10- une volupté = un plaisir
- 11- organe = partie du corps, ici, l'un des organes des sens : les yeux, les oreilles, le nez, la langue, la peau

Corrigé commentaire

Explication linéaire

Ce que j'ai vu des prodiges¹ inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement² que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les Campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

1, « j'ai vu » = Zilia = « je » = témoignage → passé récent, expérience personnelle = point de vue interne

1-2 = réflexion générale sur la nature au présent de vérité générale sur l'état des hô / à la nature = « l'admiration de l'univers » = hyperbole → elle est une contemplatrice, s'extasie devant les miracles de la nature + respect immense devant les réalisations de la nature

2-4 = majuscule à « Campagnes » = nom propre = une nature divinisée + champ lexical du regard « j'ai vu », « se renouvellent sans cesse à nos regards », « Les yeux parcourent » synecdoque + thème de la rapidité des voyages « cf CCM (complément circonstanciel de manière) « avec autant de rapidité que nous les traversons » + « emportent mon âme » = vocab du transport, de l'enthousiasme → elle est transportée au sens propre, comme ravie au ciel → le spectacle de la nature transcende, a qqch de spirituel, la porte au ciel, comme une sainte

Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes³ à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

5, rythme ternaire « Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois » → ton solennel et émerveillé, lyrisme

6, impression que l'individu peut embrasser l'univers tout entier = rapprochement de l'individu de Dieu + valeur de la périphrase « Créateur de tant de merveilles » 8 = 1 définition de l'individualisme = pré-romantisme → possible de dire ses sentiments (lyrisme)

À la fin d'un beau jour, le Ciel présente des images, dont la pompe⁴ et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

9, « À la fin d'un beau jour » = 1 jour en particulier = présent de narration + annonce du spectacle 9, « le Ciel présente des images », comme s'il était présentateur = personnification + divinisation du ciel « Ciel » = allégorie > à la terre

D'un côté, des nuées⁵ transparentes assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes ; de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons⁶ que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie⁷ ne pourra jamais rendre que méprisables en les comparant aux ouvrages de la nature.

11, un tableau en 2 temps « D'un côté », « de l'autre »

1) clair obscur obtenu à partir du soleil couchant cf métaphore « montagnes d'ombre et de lumière » → effet produit « majestueux désordre » un oxymore, hyperbole = nature > à l'homme « admiration (hyperbole) jusqu'à l'oubli de nous-mêmes »

2) la lune cf périphrase « un astre moins brillant » + rythme ternaire 13 → effet produit : « lumière moins vive sur les objets » + « ne frappent plus nos sens que d'une manière douce » cf « ne... que » négation restrictive = beauté du crépuscule qui rend la lumière du paysage moins agressive + « douce rêverie » = impression de liberté, quand on est en voyage et que l'on est dehors, c'est-à-dire à l'extérieur → éloge de la nature qui se rapproche de la philosophie de Rousseau, XVIIIe, l'homme au cœur de la nature ne peut être qu'empli de bonté

16, vision du paysage mis en opposition avec les constructions humaines cf périphrases : « dans les folles prisons⁶ que les hommes se sont faites » = Le mot « prisons » est à prendre au sens figuré de : construction artificielle qui enferme, comme les maisons, les beaux hôtels particuliers que Zilia découvre à Paris, les immeubles, les bateaux, etc. « et que toute leur industrie⁷ ne pourra jamais rendre que méprisables » en les comparant aux ouvrages de la nature » = tout l'art dont l'homme sait faire preuve n'égalera jamais les réalisations de la nature cf Montaigne, et Properce cité en latin, du texte 2 du parcours associé, « Des cannibales », Essais, 1580 : « Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. »

Le *Cacique* a eu la complaisance⁸ de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction.

19, retour au récit (passé composé « a eu ») + périphrase « la cabane roulante » = Zilia est en train d'apprendre le français, elle en connaît pas tout le vocabulaire < ingéniosité de Mme de G

20, champ lexical de l'admiration et du regard « me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction » → la vue est génératrice de plaisir, et Déterville qui la regarde « ce qu'il me voyait admirer » décuple son plaisir (mise en abîme : il la regarde regarder ce qu'elle regarde) = plaisir esthétique et visuel (1ère étape de la synesthésie qui va suivre) = thèse = idée principale suivante : admiration des forêts, qui surpasse celle du ciel et de la terre

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment⁹ aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté¹⁰ pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe¹¹.

21 annonce « si » = subordonnée de condition + hyperboles « beautés [...] ont un attrait si puissant [...] plus simples et plus touchantes » + euphémisme « ni moins de plaisir ni moins d'étonnement » = Mme de G commence par une phrase générale, puis donne l'exemple des forêts (phrase exclamative, 23 + apostrophe) et le cœur de sa pensée : « un charme universel [...] confond leur usage (des sens) » : l'exemple des forêts va mêler les perceptions et les sens « on croit » 24, confusion « si elle affecte le goût ou l'odorat », « sans pouvoir en désigner l'organe » => tous les sens sont bousculés, intervertis, on ne sait plus où on en est, c'est presque sensuel, le mot « volupté » est employé, le terme est fort, même s'il l'est moins à l'époque. En tout cas, l'émotion est à son comble cf champ lexical des sens et de la sensation

conclusion

Mme de G fait un tableau de ce que l'on ressent à la vue d'un nouveau paysage, comme si elle peignait avec les mots : sa palette de sensations est telle qu'elle ne peut aboutir qu'à une sensation exquise. Sa perception de la nature a comme inventé un nouveau sens à l'homme, un sixième sens, celui de savoir regarder correctement les choses. Elle est un vrai poète comme l'est le poète Rimbaud, au siècle suivant, avec sa théorie du poète voyant. Mme de Graffigny a réussi à transporter son lecteur dans un paysage qu'il connaît en le lui faisant redécouvrir grâce à son lyrisme et à son enthousiasme communicatif. Plus qu'un paysage, c'est un homme nouveau, une femme nouvelle, qu'elle nous offre. Celui, celle, que nous devrions être.

Compte rendu du commentaire du BB1

- la règle des noms et adjectifs de pays : une Péruvienne (majuscule nom propre), un personnage péruvien

-la question des citations

1- on cite toujours des citations qui ont du sens

2- on évite d'enchaîner les citations à la suite des autres sans explication : on cite, on explique

- 3- on a le droit de modeler les citations à sa guise à condition de les respecter : majuscule en début de phrase, coupures possibles avec tirets et points de suspensions
- je fais des liens entre les paragraphes avec des mots de liaisons (de même, en outre, ainsi), je fais des transitions entre mes grandes parties (bilan du grand I et annonce du grand II)
- => **N'oubliez jamais que votre devoir est lu !**

Plan détaillé du commentaire

I. découverte d'une nouvelle terre

A. le regard nouveau

a) de celle qui regarde...

- champ lexical du regard « j'ai vu », « se renouvellent sans cesse à nos regards », « Les yeux parcourent »
- définition de l'individu par le regard : « l'admiration de l'univers » 2 = hyperbole → elle est une contemplatrice, s'extasie devant les miracles de la nature + respect immense devant les réalisations de la nature
- 5, rythme ternaire « Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois » + 6, impression que l'individu peut embrasser l'univers tout entier = rapprochement de l'individu de Dieu + valeur de la périphrase « Créateur de tant de merveilles » = 1 définition de l'individualisme = pré-romantisme → possible de dire ses sentiments (lyrisme)

b) ... à celui qui regarde celle qui regarde

20, champ lexical de l'admiration et du regard « me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction » → la vue est génératrice de plaisir, et Déterville qui la regarde « ce qu'il me voyait admirer » décuple son plaisir (mise en abîme : il la regarde regarder ce qu'elle regarde) = plaisir esthétique et visuel

c) pour un tableau en 3 temps

- 1-2 = réflexion générale sur la nature au présent de vérité générale sur l'<té des hô / à la nature +
- 2-4 = majuscule à « Campagnes » = nom propre = une nature divinisée
- 9, « le Ciel présente des images », comme s'il était présentateur : 2 tableaux présentés : le soleil couchant et la lumière de la lune
- 21, « Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement. » les forêts = thèse (admiration des forêts qui surpasse celle du ciel et de la terre)

B. désigner ce qui est nouveau

a) les périphrases représentant les divinités qui se rapprochent d'un seul dieu, celui de Mme de G ? valeur de la périphrase « Créateur de tant de merveilles » 8 9, « le Ciel présente des images », comme s'il était présentateur = personnification + divinisation du ciel « Ciel » = allégorie > à la terre la lune cf périphrase « un astre moins brillant » + rythme ternaire 13

b) celles représentant les constructions humaines

périphrases : « dans les folles prisons⁶ que les hommes se sont faites » = Le mot « prisons » est à prendre au sens figuré de : construction artificielle qui enferme, comme les maisons, les beaux hôtels particuliers que Zilia découvre à Paris, les immeubles, les bateaux, etc. « et que toute leur industrie⁷ ne pourra jamais rendre que méprisables en les comparant aux ouvrages de la nature »

=> tout l'art dont l'homme sait faire preuve n'égalera jamais les réalisations de la nature cf Montaigne, et Properce cité en latin, du texte 2, « Des cannibales », Essais, 1580, 19 périphrase « la cabane roulante »

II. des sentiments lyriques

A. la théorie de l'infériorité humaine

a) condamner la folie des hommes

- 16, vision du paysage mis en opposition avec les constructions humaines cf périphrases : « dans les folles prisons⁶ que les hommes se sont faites » < « l'admiration de l'univers », les Campagnes immenses » = majuscule à « Campagnes » = nom propre = une nature divinisée

b) louer les beautés de la nature

- 1, « Ce que j'ai vu des prodiges¹ inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement² que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. » = 1 phrase de moraliste → nature > homme

- 12, « majestueux désordre » hyperbole = nature > à l'homme « admiration (hyperbole) jusqu'à l'oubli de nous-mêmes » → l'homme n'est rien

c) néanmoins on est libre dans cette nature que l'on quitte à regret

« ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie » = liberté de la pensée quand on est en voyage et que l'on est dehors, c'est-à-dire à l'extérieur, recherche de la paix et de la douceur dans la nature

=> l'homme est infiniment petit par rapport aux grandeurs de la nature = morale chrétienne

B. admiration des chefs d'œuvre de la nature

a) hyperboles

- 3, « emportent mon âme » = vocab du transport, de l'enthousiasme → elle est transportée au sens propre, comme si elle était ravie au ciel, on parle du transport de l'âme à cette époque cf foi

- « admiration », « pompe », « ravissement », « prodiges », « volupté », « satisfaction » = vocabulaire laudatif et hyperbolique qui va dans le sens du plaisir éprouvé à la vue du spectacle

- idem pour les adjectifs : « majestueux », « agréable », « pur » = volonté de définir les sensations dans leur perfection

b) Emphase

- 5, « Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables » = rythme ternaire

- 21, « Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement. » = 21 (annonce « si » + hyperboles « beautés [...] plus simples et plus touchantes » + euphémisme « ni moins de plaisir ni moins d'étonnement ») + « si », « plus » intensifs

=> Zilia est un personnage emporté, toujours dans l'excès et l'enthousiasme de la découverte

III. définition d'un nouvel homme-d'une nouvelle femme

A. Mme de G est un peintre

a) la lumière

- 11, « des nuées⁵ transparentes assemblées autour du Soleil couchant » → les nuages deviennent transparents + couleurs orangées

- 13, « un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible » → atténuation de la lumière avec l'arrivée du crépuscule qui rend le spectacle de la nature moins agressif

b) les couleurs

- 11, « des nuées⁵ transparentes assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumière, » = clair obscur qui passe par la métaphore « montagnes de » = ce sont les couleurs qui forment le paysage

- 24, « les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre » = palette du peintre avec toutes les variétés de couleurs imaginées

B. elle définit un nouveau sens

a) la confusion

- « un charme universel [...] confond leur usage » = entrer dans la forêt consiste à perdre l'usage de ses sens habituels

- la synesthésie : « on croit » = on n'est plus sûr de rien, la raison et ses certitudes sont mises de côté. C'est l'entrée dans une expérience sensorielle inédite. C'est la confusion, on voit avant de sentir par le toucher « On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ».

- « les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment⁹ aussitôt que les yeux » = le toucher est sollicité avant la vue : les sens se mêlent, se brouillent, il n'y a plus de différence « Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat »

b) la création

- « une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe » = l'expérience sensorielle de la forêt semble créer un nouveau sens qui passe par un nouvel organe non encore élucidé

- « sans pouvoir en désigner l'organe » => tous les sens sont bousculés, intervertis, on ne sait plus où on en est, c'est presque orgasmique

- le mot « volupté » est employé, le terme est très fort, même s'il l'est moins à l'époque qu'aujourd'hui. Il est renforcé par l'adjectif « pur ». C'est bien que l'émotion est à son comble comme le prouve le champ lexical des sens.

conclusion

Mme de G fait un tableau de ce que l'on ressent à la vue d'un nouveau paysage, comme si elle peignait avec les mots : sa palette de sensations est telle qu'elle ne peut aboutir qu'à une sensation exquise. Sa perception de la nature a comme inventé un nouveau sens à l'homme, celui de savoir regarder correctement les choses. Elle est un vrai poète comme l'est le poète Rimbaud, au siècle suivant, avec sa théorie du poète voyant. Mme de Graffigny a réussi à transporter son lecteur dans un paysage qu'il connaît en le lui faisant redécouvrir grâce à son lyrisme et à son enthousiasme communicatif. Plus qu'un paysage, c'est un homme nouveau, une femme nouvelle, qu'elle nous offre. Celui que nous devrions être.

DISSERTATION

Dans son essai intitulé *La connaissance de l'écrivain*, le philosophe Jacques Bouveresse affirme que la littérature « peut nous apprendre à regarder et à voir ». Cette citation éclaire-t-elle votre lecture des *Lettres d'une Péruvienne* et des *aventures de Zilia* ?

Plan détaillé - proposition

I. L'expérience de Zilia

< Aspect documentaire + le regard nouveau (arrivée en France et satire de la société aristocratique du XVIIIe siècle)

A. la culture inca

Le personnage de Zilia permet à Mme de G de faire œuvre anthropologue.

a) le Cacique (gouverneur de provinces des Incas) = Déterville, les dieux cf Viracocha (divinités fondatrice), Mancocapac (le 1^{er} Inca) in Introduction hist les quipos, croyance et rituel du mariage d'un prince de sang et d'une princesse cf les 1^{ères} lettres

b) un travail documenté = un vrai travail de documentaire, Mme de G s'inspire de l'ouvrage de Inca Garcilaso de la Vega, métisse péruvien devenu espagnol, qui a écrit *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, fin XVIe, déb XVIIe

c) la colonisation -> Zilia est d'abord enlevée par les Esp, puis par les Frçs qui la traitent mieux cf médecin, mais qui parlent trop vite ! + le pers de Aza qui va se convertir au catholicisme et se marier avec une Esp -> c'est sans doute ce qui a dû arriver souvent, à l'époque. L'histoire est vraisemblable en tout cas et l'auteur lu par Mme de G en l'exemple.

B. le regard d'une étrangère

Mme de G a l'ingéniosité de se mettre à la place de son personnage : « je » et point de vue interne et connaissances culturelles qui vont avec !

- a) de nouveaux objets : le miroir cf sa 1^{ère} fois devant un miroir, elle croit voir qqn d'autre, le bateau cf son incompréhension des mvts de cette construction, la calèche « la cabane roulante »
- b) de nouveaux habits cf lettre 14, qd on la rhabille en péruvienne pour en faire un objet de curiosité devant de nombreux invités, elle se fait humilier = apprentissage de al méchanceté et de l'intolérance
- c) l'importance des périphrases = donner de l'authenticité cf « sur une matière blanche et mince que l'on nomme *papier* », quand elle apprend à écrire, la calèche « je sentis cette machine ou cabane (je ne sais comment la nommer) je la sentis se mouvoir et changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante, « cabane roulante », lettre 12

=> Mme de G parvient à imaginer une étrangère péruvienne arrivant sur le sol français et à lui inventer une façon de parler et à la doter d'une culture qui nous est complètement inconnue. « Que n'apprend-on pas dans les romans », écrivait Marthe Robert, dans *Roman des origines et origines du roman*, critique et universitaire du XXe. Mais Mme de G va plus loin, elle fait incarner à son personnage une morale tournée vers la nature et la bonté.

II. La leçon de vie

< XVIIIe = XXIe + une évolution très personnelle qui va vers une définition du bonheur centré sur l'amitié cf extrait analysé vendredi

A. deux cultures différentes, Zilia et sa culture péruvienne permet à Mme de G de faire la comparaison avec sa propre culture

- lettre 20, critique de l'ordre social de l'ancien régime, pour elle, une nation incohérente et artificielle, « Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. » + « Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. »

- Montesquieu faisait déjà pareil qqs décennies plus tôt, dans ses *Lettres persanes* en 1721, « Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets » lettre 24

B. la satire de la société du XVIIIe

- du théâtre, lettre 16 « S'ils avaient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusements des spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir ? », dénonciation de l'hypocrisie

- du pouvoir et de la religion, ce dont Zilia ne se prive pas quand un religieux essaie de al convertir au catholicisme dans le couvent où al mère de D l'a enfermée avec Céline, lettres 21 et 22, p 105, 108

- de l'éducation inexistante des femmes « c'est une figure d'ornement pour amuser les curieux » 165, lettre 34 où l'on voit la différence entre les droits des hommes et l'inexistence des droits des hommes

=> on apprend les défauts de la société du XVIIIe et on regarde mieux la nôtre = des défauts identiques, comme l'hypocrisie, les faux-semblants, les trahisons, l'intolérance. C'est surtout les faux-semblants qui choque Mme de G, comme lorsqu'elle qu'elle voit des gens sourire à certaines personnes et les critiquer dès qu'elles ont le dos tourné.

C. apprendre le français et s'émanciper -> une leçon d'indépendance

- lettre 18, « Zilia s'exprime en frçs ! « Hélas ! Que la connaissance de celle (la langue) dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse ! **A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux.** » → c'est la langue qui apporte la connaissance, pas le voy ! Car, d'ap elle, c'est l'acquisition de cette langue qui a fait son malheur (ou ses connaissances, ses révélations : trahison d'Aza, amour passionné mais non partagé de D, la beauté apaisante de la nature, les bienfaits de l'amitié)

- un roman écrit comme un journal intime, lettre 26 (c'est comme si on voyait le roman s'écrire sous nos yeux), « On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai. », lettre 26 et qd elle s'adresse à Aza, c'est un peu comme si elle s'adressait au lecteur que nous sommes, « Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir. », lettre 27

- une fin heureuse ? Z invente l'indépendance d'une femme vivant hors mariage (code social de l'époque – et de la nôtre ?) entourée de nature et d'amitié, en regardant le monde autrement cf invention d'un 6ème sens « On croit voir la fraîcheur avant de la sentir » à propos des « bois délicieux », lettre 12 et d'un bonheur simple, fondé sur l'amitié et la bonté (elle est celle qui a donné tous ses trésors en or à D et C lettre 27 qui clôt al 1ère partie du livre) et ces dernières lignes du livre « Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentiments tumultueux destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connaître les plaisirs innocents et durables, venez en jouir avec moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments tout ce qui peut vous dédommager de l'amour. » illustre une conception de la vie toute rousseauiste, proche des « bienfaits de la nature » et éloignée de toute passion, baignée des bienfaits de l'amitié !

Pari gagné ! Que n'avons-nous pas appris dans ce livre, appris à regarder et à voir aussi ! Comme une connaissance renouvelée de nous-même, « Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains », le livre de Mme de G n'est-il pas déjà un livre de développement personnel, tant à la mode aujourd'hui ?

II. De la superficialité des mœurs

A. la représentation du mal et la critique des arts, une vision manichéenne et moralisatrice

Consigne, vous lirez ces textes en choisissant celui de Mme de Graffigny que vous voudriez que l'on explique linéairement.

Quatrième explication linéaire possible

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 16, 1752

Obligée d'être constamment présente dans la chambre de Madame (la mère de Déterville qui règne en despote sur la maison et ses enfants), Zilia finit par se lasser du spectacle d'autrui. Elle en vient à critiquer un spectacle vu la veille.

| | |
|----|--|
| 1 | Dans les commencements, en excitant la curiosité des autres, j’amusais la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se ressemblent, elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu’elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l’air de |
| 5 | penser ; mais en général je soupçonne cette nation de n’être point telle qu’elle paraît ; l’affectation me paraît son caractère dominant. Si les démonstrations de zèle et d’empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étaient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d’humanité que les nôtres, cela se peut-il penser ? |
| 10 | S’ils avaient autant de sérénité dans l’âme que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusements des spectacles, tels que celui que l’on m’a fait voir ? On m’a conduit dans un endroit, où l’on représente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus ¹ ; avec cette différence que si nous ne rappelons que la |
| 15 | mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu’ici on ne célèbre que les insensés et les méchants. Ceux qui les représentent, crient et s’agitent comme des furieux ; j’en ai vu un pousser sa rage jusqu’à se tuer lui-même. De belles femmes, qu’apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n’ont pas besoin de paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connaître l’excès de leur douleur. |
| 20 | Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu’un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ? Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l’horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette pensée me vient sans la chercher, si elle était juste, que je plaindrais cette Nation ! La nôtre plus |
| 25 | favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne nous faut que t’aimer pour devenir aimable. |

Notes

1- Les Incas faisaient représenter des espèces de comédies, dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

Montesquieu, *Lettres persanes*, « Rica à *** », lettre 28, 1721

En 1721, Montesquieu imagine deux Persans en visite à Paris, et conduit l’un d’eux, Rica, au théâtre. Cette découverte va lui permettre de lui faire critiquer une société qui lui paraît bien futile.

| | |
|----|---|
| 1 | Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu’elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s’assemble sur la fin de l’après-midi, et va jouer une espèce de scène, que j’ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu’on nomme le théâtre ¹ . Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu’on nomme loges, des hommes et des |
| 5 | femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse. Ici, c’est une amante affligée, qui exprime sa langueur ² ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même ; toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n’en est que plus vive. Là, les actrices ne |
| 10 | paraissent qu’à demi-corps ³ ; et ont ordinairement un manchon ⁴ , par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; et ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas. Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu’on prend pour cet effet dans |

| | |
|----|---|
| 15 | un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d’être partout ; ils passent par des endroits qu’eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d’étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparaisent ; souvent ils quittent le lieu de la scène, et vont jouer dans une autre. On en voit même qui, par un prodige qu’on n’aurait espérer de leurs béquilles ⁵ , marchent, et vont comme |
| 20 | par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d’en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses ⁷ , qui y règnent, ne sont point cruelles ; et, si on excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables ⁸ , et que c’est une ivresse qui les quitte aisément. |

Notes

1. Le théâtre = la scène
2. langueur, au XVIIe siècle on désignait ainsi le mal mystérieux qui atteignait certaines femmes ; on y voit aujourd’hui l’ancêtre de la dépression ou d’un véritable mal-être, peu pris en compte à l’époque
3. à mi-corps
4. le manchon est l’accessoire de mode en fourrure dans lequel on mettait ses mains au chaud
5. canne, à l’époque il était de bon ton de marcher avec une canne. Cela faisait très distingué.
6. théâtre particulier ou privé
7. les actrices
8. agréables

B. critique de l’ordre social de l’ancien régime, une nation incohérente et artificielle

Quatrième explication linéaire possible

Lettres d’une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 20, 1752

| | |
|----|--|
| 1 | Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d’être défectueux. Au lieu que le <i>Capa-inca</i> ¹ est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ² ; aussi les crimes et les malheurs viennent tous des besoins mal satisfaits. |
| 5 | Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu’ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle. Le commun des hommes ne soutient son état ³ que par ce qu’on appelle commerce, ou industrie, la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent. |
| 10 | Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s’en rapporter à l’humanité ⁴ des autres, les effets en sont si bornés ⁵ , qu’à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s’empêcher de mourir. |
| 15 | Sans avoir de l’or, il est impossible d’acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu’on appelle du bien, il est impossible d’avoir de l’or, et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette Nation orgueilleuse, suivant les lois d’un faux honneur qu’elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce Souverain répand ses libéralités ⁶ sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu’il y aurait autant de folie à prétendre y avoir |

| | |
|----|---|
| 20 | part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte. La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les Lois. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ⁷ , je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. Ô ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ? |
|----|---|

Notes

- 1- *Capa-inca* = le roi inca
- 2- sujets, personnes soumises à l'autorité du souverain, le roi
- 3- état, rang, classe sociale
- 4- ici, humanité = charité, aumône
- 5- bornés = limités
- 6- libéralités = dons d'or
- 7- industrie = qualité, adresse, habileté

Un peu plus loin, Lettre 20 *Artificialité et faux-semblants*

| | |
|---|---|
| 1 | Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois ; de |
| 5 | même ce qu'ils appellent politesse a tous les dehors de la vertu, et cache légèrement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses. |

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, Lettre XXIV. Rica à Ibben. À Smyrne

Dans cette première lettre envoyée de Paris par Rica, ce dernier en profite pour fustiger le pouvoir absolu de Louis XIV.

| | |
|----|---|
| 1 | Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner. |
| 5 | Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées. |
| 10 | D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et |

| | |
|----|---|
| 15 | la puissance qu'il a sur les esprits. Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. |
| 20 | Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. |

C. la condition féminine, un comble

Quatrième explication linéaire possible

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 33, 1752

| | |
|----|---|
| 1 | Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les Étrangers remarquent en eux dès la première vue. |
| 5 | Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même-temps ils les méprisent avec un égal excès. La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à |
| 10 | celle de la plus vile condition, il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition. |
| 15 | Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquait qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre, nos Lois y sont conformes ¹ . Ici loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouets |
| 20 | de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire. |

Notes

1- Les Lois incas dispensaient les femmes de tout travail pénible.

Après un gros plan, en classe, sur les trois derniers extraits que l'on pourrait expliquer linéairement, la classe choisit le suivant.

Quatrième explication linéaire

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 34, ajoutée à l'édition de 1752

Cette lettre 34 a été ajoutée par Mme de Graffigny à l'édition de 1752. Elle concerne la situation des femmes au XVIIIe siècle. Elle complète sa critique de la société entamée dès la lettre 20.

| | |
|----|--|
| 1 | Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention |
| 5 | à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance. |
| | Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que par leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ¹ , il |
| 10 | peut dissiper en prodigalités ² , aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui des enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir par l'indigence ³ , par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très communément ici avec la prodigalité ⁴ . Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage ⁵ lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les |
| 15 | liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties. |
| | Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ? |
| 20 | Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous apercevons du cas que l'on fait de nous. |

Notes

1-« rebutant » = qui dégoûte

2-« dissiper en prodigalités [...] son bien » = dépenser tout son argent en plaisirs et frais superflus (objets d'art, toilettes, frais de bouche, tout ce qui est luxueux, etc)

3-« indigence » = pauvreté

4-« prodigalité » = dépense excessive

5-« libertinage », comprenez ici la libéralité des mœurs, avoir des maîtresses, pouvoir sortir avec qui l'on veut

Explication linéaire tournante, réalisée en îlots

passation = 1 séance de **1 heure**

1-les tables sont placées en îlots (groupe de 4 à 5 élèves) avant la séance

2-sur chaque îlot une feuille (format A3 avec le texte photocopié en petit au milieu)est déposée avec le passage par lequel commencer (le texte est découpé en 4 pour 4 rotations de 7 min)

3-toutes les 7 min, la minuterie annonce que les groupes doivent s'échanger les feuilles, le prof circule d'îlot en îlot

4-15 min avant la fin de la séance, la salle est redisposée de façon classique

5-1 élève désigné par son groupe vient faire la restitution du passage par lequel il a terminé

6-le prof retravaille sa propre explication linéaire avec les trouvailles des élèves, explication linéaire servant de corrigé (sur 1 séance de 2 h, les ajouts peuvent se faire en classe)

Situation

Cette lettre 34 a été ajoutée par Mme de Graffigny à l'édition de 1752. Elle concerne la situation des femmes au XVIII^e siècle. Elle complète sa critique de la société entamée dès la lettre 20.

Explication linéaire

Je mets en rouge ce que j'ai trouvé dans vos travaux en îlots du vendredi d'avant les vacances.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société.

« quand tu sauras..., tu ne douteras pas » = le futur de l'indicatif fait **prétérition***

*prétérition, Figure par laquelle on attire l'attention sur une chose en déclarant n'en pas parler, ex. « Je ne dirai rien de son dévouement », alors qu'on ne fait qu'en parler.

« Quand tu sauras ... » proposition subordonnée circonstancielle de temps qui fait le constat d'une société patriarcale « du côté des hommes » = la sub de tps devient postulat = c'est parce que seuls les h^o ont le pouvoir qu'ils st donc responsables de ce qui ne va pas
substantif « autorité » = essence même du pouvoir, désigne 1-Droit de commander, pouvoir d'imposer l'obéissance. 2-Les organes du pouvoir.

« ici » = déictique de lieu, opposé à là-bas sous-entendu = le Pérou

« tu ne douteras pas » = négation totale, Aza devient le double de sa conscience, on a l'impression qu'elle se parle à elle-même → si des ch ne vont pas bien, c'est parce qu'ils sont seuls à commander
« responsables de tous les désordres de la société » = 1) le pouvoir doit s'accompagner de responsabilité, ce sont les droits et les devoirs (les droits = le pouvoir accorde des privilèges + les devoirs = le pouvoir engage en rendant responsable)

« tous les désordres », hyperbole : l'adj « tout » + le pluriel englobe l'idée que bcp de ch ne vont pas (implicite), « désordres » est général, mais le pluriel le concrétise → le lecteur imagine les injustices, les différences entre les pauvres et les riches, la condition des femmes (sujets que Mme de G évoque depuis la lettre 20)

Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Pas de point, on est dans l'enchaînement des propositions = discours argumentatif → Mme de G veut prouver les causes du dysfonctionnement de la société du XVIII^e = rien ne va parce que ce sont les hommes qui décident de tout !

Le présent de vérité générale est le présent du constat, de l'observation → Mme de G est aussi sociologue, anthropologue

Elle va **désigner** (avec les déictiques « ceux qui... ceux qui » **parallélisme**) les coupables par une série d'**euphémismes** « **ceux qui...** ne sont **pas les moins** dignes », « on ne fait **pas assez** d'attention à **ceux qui** »

Que dit-elle ? Les lâches qui laissent faire (parce qu'ils ne les aiment pas : « indifférence ») à leur fê ce qu'elles veulent (sous-entendu qui trompent leur mari « laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd », un goût qui perd est une tentation, un plaisir qui condamne, c'est l'âme qui est perdue (tout est sous-entendu), ceux-là sont à plaindre, « moins dignes d'être méprisés », cela veut dire qu'ils méritent d'être méprisés mais sans plus.

A l'inverse (point virgule = asyndète et « mais » = opposition), ceux qui les entraînent vers le vice, à savoir à les tromper, eux, parce qu'ils les trompent eux-mêmes, mériteraient vraiment d'être méprisés !

« par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente » = ces hommes-là ne se cachent même pas

pour tromper leur femme !

On reconnaît toute la dichotomie classique entre le vice et la vertu, très connotée de morale chrétienne depuis le XVIIe siècle.

« ou par dépit ou par vengeance » = motifs de leur conduite, soit parce qu'ils sont déçus, soit pour se venger de leurs tromperies à elles et c'est le cercle vicieux !

Vocab péjoratif « laissent », « vicieuse », « entraînent »

Mme de G réalise là une condamnation très morale des comportements des couples de l'aristocratie du XVIIIe. Tous victimes du mariage forcé, les relations extra-conjugales allaient bon train, mais étaient condamnées par l'Église et la morale. Un livre se devait d'apporter une leçon, mais en le publiant, elle dut déranger ses semblables !

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que par leur autorité ?

On en revient au système sociétal de l'époque = les « lois ».

En effet, au XVIIIe, un homme n'est jamais condamné pour avoir trompé sa femme ! En effet, les lois sont du côté des hommes : par simple lettre de cachet (sceau du roi), une femme pouvait être conduite à l'asile ou au couvent, enfermée (ce qui arrive d'ailleurs à Céline et Zilia, dans la 2ème partie du livre), privée de ses droits.

« révoltées » = le mot est lancé, c'est la révolte d'une femme, Mme de G, derrière Zilia, contre ce système si « injuste »

la question rhétorique est à la hauteur de son indignation

« l'impunité » = comme « l'autorité », ce substantif de généralité consacre la toute puissance des hommes

« injustice », « impunité » = vocab négatif de l'injustice vécue par les femmes

« au même excès » **hyperbole** = Mme de G condamne les passions des hommes, la conduite des hommes n'a plus de limite !

La révolte des femmes est légitime !

Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui des enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir par l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très communément ici avec la prodigalité.

Après avoir énoncé la théorie (supériorité incontestée des hôte, elle passe à l'exemple : « un mari », article indéfini **pour montrer que la femme est une victime malheureuse au sein du mariage**

Négation « sans craindre »

Hyperboles « les plus », « aussi... que », « non seulement... mais »

« rebutant » = qui dégoûte

« prodigalité » = dépense excessive

« indigence » = pauvreté

Ce vocabulaire est assez fort et cache un sens chargé d'implicites ! Le pluriel rend le terme plus concret.

« dissiper en prodigalités [...] son bien » = dépenser tout son argent en plaisirs et frais superflus (objets d'art, toilettes, frais de bouche, tout ce qui est luxueux, etc), se ruiner, mais aussi ruiner sa femme et la laisser dans la pauvreté. Personne ne trouvera rien à redire !

« la victime » = la femme, « fait gémir » = métaphore, on dirait qu'on entend sa plainte comme celle d'un animal

« avarice pour les dépenses honnêtes », comprenez qu'il ne dépense rien pour ce qui serait nécessaire à sa femme au quotidien (se vêtir, se nourrir) **antithèse « avarice »/ «prodigalité »**

Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à

toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

« Il est autorisé » = expression qui place l'hô dans toute son autorité, dans tout ce qu'il a le droit de faire : 1 hô punit sa femme alors que, lui, peut faire tout ce qu'il veut

« libertinage », comprenez ici la libéralité des mœurs, sortir avec qui on veut

phrase équilibrée par la virgule = inégalité parfaite entre les hô et les fê : les femmes n'ont aucun droit, aucune liberté, en matière d'amour et de sexualité, les hô, si !

On apprend la fidélité aux fê cf l'éducation qu'elles reçoivent au couvent, aux hô, non.

« il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration » = aspect éphémère de l'amour

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Elle en a bien, elle, pour Aza ! Par contre, ce qu'elle nous dit, « Je pense et je sens que », c'est qu'à force d'être méprisées, les femmes craquent et ne croient plus en elles ! Le personnage de Zilia fait son propre plaidoyer ; peut-être Mme de G parle-t-elle aussi pour elle. On n'en sait rien.

Le « Je pense et je sens » est très fort : importance du « je » en tant qu'individu intelligent et qui ressent. On a vu l'importance que Mme de G accordait aux sens ! Sa conclusion, c'est que l'on devrait faire attention aux fê en tant qu'individu, et pas en tant que moitié des hommes : elles sont des êtres à part entière !

« indifférence » et « dégoûts » montrent la violence de ce qu'elles subissent, hyperboles

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Passage du « je » au nous » → Vérité universelle

Cette phrase a des accents rousseauistes : c'est la nature personnifiée qui doit nous guider et la nature a mis part égale de toutes choses en nous. On en revient à la morale de Mme de G qu'on a vu dans l'extrait précédent ! Une morale simple liée à la nature.

Conclusion

« le plaisir d'être », voilà la devise qui pourrait résumer la pensée profonde du livre : tout individu a droit au bonheur. Mme de G croit en un bonheur simple, vécu au cœur de la nature et de l'amitié. Mais la notion de bonheur reste primordiale et elle est nouvelle pour l'époque ! C'est au XVIIIe siècle qu'elle naît. On l'impute aux philosophes des lumières, mais Mme de G la place déjà au cœur de son livre ! Plaisir d'être, bien entendu décuplé, si le mari ou l'entourage donne du crédit à la femme ! Le plaisir d'être dépend du regard de l'autre.

Les élèves ont à relire cette explication linéaire pour la séance suivante.

Comment passer de cette explication linéaire complète à une explication de 8 min (celle que l'on fera à l'oral du bac) ?

1. relire le texte et repérer ses incontournables

Consigne, en binômes, relisez le texte et retrouvez au moins 5 points du texte qui vous semblent les plus importants, voire incontournables. 10 min, un binôme donne ses choix, complétés par la classe.

Les points marquants du texte

- Le pouvoir de l'homme sur la femme
- Mariage forcé
- Le dysfonctionnement de la société : l'homme décide de tout
- Injustice de traitement des femmes au sein du mariage
- Violences liées aux femmes : elles ne sont pas reconnues à leur juste valeur
- Tous les procédés oratoires sont convoqués pour convaincre : exagération, prétérition, question rhétorique, etc.

2. expliquer linéairement le texte en 8 min

Consigne, un élève est interrogé et explique le texte à la classe en 8 min : pensez à revenir au texte et à équilibrer ses explications.

Alice accepte de passer à l'oral.

Bilan

- son explication a tenu 5 min 30, mais elle a été dérangée par certains élèves de la classe qui ne l'écoutaient pas → nous avons néanmoins une idée de la durée, de la temporalité du texte.
- ce qui a été réussi, ce qui l'était moins.

| réussi | Moins réussi |
|---|--|
| <ul style="list-style-type: none">- Très bon réflexe de retourner au texte (lecture de courts passages) avant leur explication- chaque fois qu'Alice avait un trou de mémoire, elle est revenue au texte- le milieu du texte a été très finement analysé → tous les élèves écoutaient | <ul style="list-style-type: none">- On est entré directement dans l'explication : une phrase d'entrée aurait permis de présenter le début du texte.- on n'a eu que très rarement des transitions entre les explications = il faut faire des bilans, même à l'oral |

- l'expérience nous sert d'exemple, voire même d'étalon de ce que peut représenter une explication linéaire d'un texte à l'oral. On l'évoquera tout au long de l'année et on refera l'exercice avant les oraux blancs.

Extraits complémentaires

Un peu plus loin, sur l'éducation des filles

Tout est axé sur le paraître. Mme de Graffigny se fait moralisatrice, elle tend à condamner les défauts moraux de sa société.

| | |
|---|--|
| 1 | Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles |
|---|--|

| | |
|----|---|
| 5 | que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agréments extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amants, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte |
| 10 | qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé. |
| 15 | Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici. |

Encore un peu plus loin, sur la vanité de la vie des femmes, leur oisiveté

| | |
|----|--|
| 1 | Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard. |
| 5 | C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parents prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine. |
| 10 | Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puérides, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure |
| 15 | d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agréments. |

Pour aller plus loin

Un article en ligne des Presses universitaires de Rennes, de Charlotte Simonin sur l'éducation féminine au XVIIIe chez Mme de Graffigny, sur la non-préparation des femmes à la vie en société et à leur vieillissement

<https://books.openedition.org/pur/39364?lang=en>

III. Redécouvrir sa propre langue

« Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et

je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard. », Lettre 34

Les textes sont répartis aux élèves selon les trois rangées.

Consigne, lisez, prenez des notes pour faire le bilan de votre lecture. Un élève par rangée est interrogé. La question est : Comment fait-elle, Mme de Graffigny, pour inventer les solutions face aux difficultés de la langue ?

A. réapprendre sa propre langue, la langue comme vecteur d'émancipation

rangée côté couloir

Définir son environnement

de la découverte du vaisseau, du miroir ou de la calèche

Lettre 3

le vaisseau, « la maison flottante »

| | |
|----|--|
| 1 | Quoique la nuit fût fort obscure, on me fit faire un si long trajet, que succombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. |
| 5 | Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'était ma prison. Ah, mon cher Aza ! pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil** ! |
| 10 | Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenait ; cette maison comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continu. Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que <i>Ticaiviracocha</i> * eût comblé mon âme comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques moments après que j'y fus entrée, son mouvement continu, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines. |

*Divinité fondatrice des Incas.

**Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Pour décrire un moyen de transport censé inconnu de Zilia, Mme de G a recours à la **périphrase**: « cette maison comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continu ». Son texte en est truffé : ce procédé est révélateur des moyens que tout apprenant d'une langue étrangère met en place pour combler ses lacunes de vocabulaire. Mme de G parvient à aller à la source de ce qui fait l'apprentissage d'une autre langue !

Lettre 6

ce qu'il y a autour de « la maison flottante », la mer, « ce terrible élément dont la vue seule fait frémir »

| | |
|---|--|
| 1 | On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inspirait ma vive curiosité. Qu'ai-je vu ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expressions pour te |
|---|--|

| | |
|---|---|
| 5 | peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir. Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses Contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite. |
|---|---|

Lettre 10

le miroir, « une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir », « machine qui double les objets », lettre 15, p 84, où périphrase pour désigner les ciseaux, « petits outils d'un métal fort dur [...] d'une forme tranchante (qui) servent à diviser toutes sortes d'étoffes »

| | |
|----|--|
| 1 | À peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous suivait en foule, me paraît être de la même Nation que le <i>Cacique</i> *, et les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si |
| 5 | celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornements, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies. En entrant dans la chambre où <i>Déterville</i> m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une |
| 10 | résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu ! L'étonnement me tenait immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand <i>Déterville</i> m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près & fort loin de moi. |
| 15 | Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitants de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus. Le <i>Cacique</i> m'a fait comprendre que la figure que je voyais, était la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savants que tous nos <i>Amautas</i> **. |

* *Cacique*, sorte de gouverneur de province, au Pérou

***Amautas*, savants, philosophes, en quechua (langue parlée par les Incas).

Ce passage de la découverte du miroir est particulièrement **drôle**. L'**euphémisme** qui consiste à représenter Zilia percutant le miroir « résistance impénétrable » en est l'illustration. Le même ton humoristique était présent quand Zilia faisait référence, dans sa lettre 3, au créateur du bateau, qui, d'après elle, « n'a pas été construit(e) par un être ami des hommes », puisqu'il rend malade, comme le prouve ce mal de mer, mal qu'elle ignore et dont elle pense qu'il va la faire mourir, « un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé » !

Rangée du milieu

Lettre 12

la calèche, « une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité », « maison flottante » terrestre

| | |
|---|---|
| 1 | À peine eus-je passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, |
|---|---|

| | |
|----|--|
| 5 | et je me trouvais dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; mais nous y fûmes assis fort à l'aise, le <i>Cacique</i> , la <i>China</i> et moi ; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment, mais il n'y a pas assez d'espace pour y marcher. |
| 10 | Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement (ô, mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays) je sentis cette machine ou cabane (je ne sais comment la nommer) je la sentis se mouvoir et changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le <i>Cacique</i> attentif à mes moindres inquiétudes me rassura en me faisant regarder par une des fenêtres, je vis (non sans une surprise extrême) que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoir par un secret que je ne comprenais pas. |
| 15 | Déterville me fit aussi voir que plusieurs <i>Hamas*</i> d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînaient après eux ; il faut, ô lumière de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. |
| 20 | Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers ; tout ce que je vois me ravit & m'enchanté. |

*animaux, nom générique des bêtes en quechua

Ici, la description de la calèche, avec ses multiples périphrases, permet de décrire le degré de technicité des Européens, comme le montre le mot « machine ». Mais, cette description lui permet aussi de faire la satire de la société du XVIIIe qui ne met pas tant à profit que cela ces techniques.

Apprendre le français

De la lettre 1 à 18, Zilia utilise ses quipos, sortes d'attrapes rêves qui lui permettent de fixer ses pensées. En faisant ses « nœuds », elle s'adresse à Aza, son prince, supposé resté au Pérou. Ces quipos tiennent lieu de lettres dans la fiction. La lettre 18 est la 1ère lettre écrite en français. A partir de là, périphrases et mots péruviens se font plus rares.

Lettre 4

Le passage des mains des Espagnols aux mains françaises, deux langues qui vont trop vite.

| | |
|----|--|
| 1 | Hélas, je croyais déjà entendre quelques mots des Sauvages Espagnols, j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux ; loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. |
| 5 | Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; et à la différence de leur manière, et de leur caractère apparent, on devine sans peine que <i>Pachacamac</i> leur a distribué dans une grande disproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur |
| 10 | formation que l'air et le feu : les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que |

trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur faveur, mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Comment faire pour juger un peuple dont on ne connaît pas la langue et qui parle trop vite ! C'est la situation de tout individu confronté à une autre langue, un autre pays, un autre continent. Mme de Graffigny devient anthropologue.

Rangée côté fenêtre

Lettre 16

Déterville lui fait donner des cours de français.

| | |
|----|--|
| 1 | Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai, mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible. |
| 5 | Le <i>Cacique</i> m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode de donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume des petites figures que l'on appelle <i>Lettres</i> , sur une matière blanche et mince que l'on nomme <i>papier</i> ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne incroyables pour m'instruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais si peu de progrès que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort & du mien. |
| 10 | |

Ce passage édifiant montre les difficultés d'apprentissage d'une langue, quand l'alphabet est différent : comment faire correspondre les sons avec les symboles. C'est comme **découvrir un autre monde**. Si on se reporte à l'intitulé du parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux », ici, on voit que cet univers, c'est la langue et son apprentissage et donc **l'écriture**. Zilia n'écrivait pas, elle nouait des quipos : là, **elle écrit**. Mme de Graffigny, à travers elle, montre des pouvoirs de l'écriture. Mais aussi les difficultés (« si difficile », « si peu de progrès ») pour la maîtriser. Et c'est tout le travail de l'écrivain qui est en filigrane.

Lettre 18

La langue comme outil nécessaire de connaissance.

| | |
|----|--|
| 1 | À peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. |
| 5 | Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues. |
| 10 | Hélas ! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse ! À mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur. |

La langue est la base de toute communication : parler, lire, écrire, donne à Zilia envie de parler toute les langues, mais l'informe aussi de l'éloignement de son pays d'origine.

Lettre 19

Quand la difficulté d'écrire est mise en abîme du travail d'écrivain.

| | |
|----|---|
| 1 | Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et |
| 5 | cependant je continue. J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentiments aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis longtemps si peu |
| 10 | intéressantes, et si uniformes, qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres. |

Écrire, réécrire, recommencer encore, tel est le travail de l'écrivain. Mme de Graffigny y ajoute l'analyse des sentiments personnels : on peut parler de pré-romantisme.

Lettre 20

Les livres.

| | |
|----|---|
| 1 | Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle <i>Livre</i> ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes. |
| 5 | Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Puisqu'ils sont à l'âme ce que le Soleil est à la terre, je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin, mais je ne vois nul espoir |
| 10 | d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avait-elle pensé que les Livres fussent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, et même s'ils vivent encore. Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à |
| 15 | ce que j'aime. Hélas ! Le pourrai-je jamais ? |

Mme de Graffigny définit le livre comme moyen de dématérialiser les connaissances. « Que n'apprend-t-on pas dans les romans ? » citation de Marthe Robert, critique du XXe siècle. Elle reproche aux femmes de son siècle leur manque de curiosité intellectuelle.

Conclusion de la séance

« Un nouvel univers s'est offert à mes yeux » : la plus grande découverte, c'est l'écriture. Toute une réflexion sur l'écriture jalonne le texte de Mme de Graffigny, Aza n'étant qu'un double de la narratrice ; la lettre, un artefact du journal intime. Mme de Graffigny réfléchit aux difficultés et aux pouvoirs de l'écriture. Tous son livre est une mise en abîme du travail de l'écrivain.

Bilan de la séquence

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, 1752

Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Qu'avons-nous retenu ? Un mot pour représenter l'œuvre. Tour de table.

Apprentissage
inégalité
adaptation
une nouvelle conception de l'amour
satire de la haute société du XVIIIe

Voici la fin du livre.

Lettre 41

Tableau utopique d'un bonheur partagé dans l'amitié.

| | |
|----|---|
| 1 | C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes serments ; plût au ciel qu'elle me fit oublier l'ingrat ! mais quand je l'oublierais, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma |
| 5 | passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentiments sont à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentiments vifs et délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être |
| 10 | point née en France, et mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j'aurais de vous devoir l'avantage de penser ; et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos âmes : la confiance sait aussi bien que l'amour donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser ennui. |
| 15 | Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir. |
| 20 | Céline en nous partageant sa tendresse répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourrait y manquer : que nous resterait-il à désirer ? Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide. |
| 25 | Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'entourne, de ma propre existence ? |
| 30 | Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, <i>je suis, je vis, j'existe</i> , pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix. Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentiments tumultueux destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connaître les plaisirs innocents et durables, venez en jouir avec |

| | |
|----|--|
| 35 | moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments tout ce qui peut vous dédommager de l'amour. |
|----|--|

Après avoir lu la fin du roman, donnez un autre titre au roman de Mme de Graffigny.

Proposition de titres

L'amour impossible, l'amitié recommandée

Le plaisir d'être

Une définition du bonheur

Activité d'écriture envisageable

Sujet

Chancelier du roi Louis XV, responsable de la censure - tout manuscrit devant obtenir l'approbation d'un censeur pour avoir le privilège d'édition au XVIIIe siècle -, vous venez de terminer la lecture du manuscrit de Mme de Graffigny, intitulé *Lettres d'une Péruvienne*. Que décidez-vous ? La publication ou la censure ? Justifiez votre choix dans un paragraphe argumentatif qui pourrait servir de brouillon à votre lettre au roi.

Consigne, en binômes, faites un choix (publication ou pas) que vous justifiez par 3 arguments.

Le chancelier décide

| publication | censure |
|--|--|
| <ul style="list-style-type: none"> - la découverte du Pérou et de sa culture → exotisme pour le lecteur - 1 regard extérieur sur la société - une femme qui critique surtout des femmes → lectorat féminin touché mais pas les hommes - faire avancer les mentalités = 1 fê exemplaire, sa réflexion et ses critiques sont subtiles - Mme de Graffigny partage de bonnes valeurs : sincérité, vertu, partage, introspection, « plaisir d'être » = 1 nouvelle déf du bonheur | <ul style="list-style-type: none"> - critique l'ordre hiérarchique du XVIIIe : la religion, le roi et les nobles qui n'ont pas d'origines comme la Péruvienne - 1 fê qui refuse le mariage et qui vit de manière autonome et indépendante - les hommes sont légitimement supérieurs aux fê à l'époque donc refus de ses critiques - inadmissible de qualifier les Européens de « barbare » |

Bilan terminal

Nous concluons la séquence sur cette activité d'écriture qui fait défendre l'œuvre aux élèves, ou en percevoir l'aspect novateur. Activité envisagée, préparée, mais non réalisée entièrement. Elle peut faire l'objet d'une évaluation optionnelle pour les élèves qui le désirent.

Ce qu'il nous reste surtout à l'esprit, à l'issue de cette étude, c'est l'importance de la langue que donne Mme de Graffigny à son œuvre. Toute la fin de l'étude sur les courts extraits de l'œuvre, regroupés sous le grand III. Redécouvrir sa propre langue, montre que la première découverte de Mme de Graffigny est celle-là : faire découvrir sa propre langue au lecteur, comme s'il était allophone. Les périphrases, l'émerveillement, sont les clés de cette découverte, « nouvel univers » de sa propre pensée qui vise à reconstruire un monde où règne l'amitié au cœur de la nature, vaste

et simple projet de cette auteure moraliste et déjà romantique, tout un XVIIIe sensible à redécouvrir hors – ou dans - les sentiers battus de l'esprit des Lumières.